

**BULLETIN D'INFORMATION**

**26<sup>ème</sup> année - n° 81**

**MAI 2007**

**Sommaire**

<b>Éditorial</b>	<b>p. 2</b>
<b>Compte-rendu du Conseil d'administration</b>	<b>p. 3</b>
<b>Prochains colloques</b>	
- Barcelone	p.5-6
- Tunis	p.7-8
<b>Contributions</b>	<b>p.9-28</b>
• Un article peu connu de Camus	p.9
• Réflexion sur la générosité, A.C.	p.13
• Les villes d'Albert Camus	p.15
<b>Actualité camusienne</b>	<b>p.29</b>
<b>Manifestations camusiennes</b>	<b>p.31</b>
<b>Comptes-rendus</b>	<b>p.34</b>
<b>Disparitions</b>	<b>p.40</b>
<b>Revue de presse, cinéma</b>	<b>p.42</b>
<b>Nouvelles</b>	<b>p.43</b>
<b>Publications</b>	<b>p.44</b>
<b>Sur internet</b>	<b>p.46</b>
<b>Vient de paraître</b>	<b>p.47</b>
<b>Bulletin de (ré)adhésion</b>	<b>p.50</b>

**CAMUSIENNES**

# Éditorial

## Éditorial

Chers amis,

2007 est un double cinquantenaire camusien puisqu'en 1957, Camus a publié *L'Exil et le Royaume* et reçu le Prix Nobel de littérature. Ce n'est cependant ni pour l'une ni pour l'autre raison qu'on a beaucoup entendu son nom ces dernières semaines dans les médias français. Nous ne nous plaindrons pas qu'il ait servi de caution pour telle ou telle proclamation de respect des « valeurs » ; mais c'est l'occasion pour nous de revenir – ou de faire revenir – à son œuvre : Camus n'est ni une icône ni le drapeau de je ne sais quel consensus mou, mais une parole vivante et dérangeante.

Revenons donc inlassablement aux textes. Plusieurs manifestations, cet automne, nous permettront de réinterroger une œuvre où ne se dissocient jamais éthique et esthétique. À Barcelone, à Tunis, à Paris, à Lourmarin, à Orléans, on se réunira pour mettre en commun questionnements et points de vue. Ailleurs, on met en scène *Les Justes*. On lira passionnément la correspondance Char-Camus, publiée à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du poète : on verra combien cette amitié a compté pour l'un et l'autre.

Ce Bulletin est, une fois encore, l'écho de l'activité multiforme que suscite Camus. Dans la masse de nouvelles qu'il apporte, et que vous êtes de plus en plus nombreux à nous communiquer (merci à tous !), il laisse pressentir la diversité des approches et des pratiques. On devine la ténacité des chercheurs, la passion des enseignants, l'émerveillement des lecteurs /auditeurs, l'envie de tous de partager quelque chose avec les autres « camusiens », présents et à venir. Je peux attester qu'il suffit de peu pour que des amis étrangers envisagent d'organiser chez eux un colloque ou une manifestation ; et je reçois des messages émouvants qui témoignent d'attachements très profonds à Camus.

Un texte peu connu de Camus est publié dans ce Bulletin ; il date de 1939 mais le hasard fait bien les choses, qui nous le donne à lire aujourd'hui, puisqu'il s'intitule « Réflexions sur la générosité » ; tout un programme...

Agnès SPIQUEL

## CONSEIL D'ADMINISTRATION du 12 MAI 2007

### Compte-rendu du Conseil d'administration DE LA SOCIETE DES ETUDES CAMUSIENNES.

Le CA s'est tenu à PARIS, samedi 12 mai à 14heures, à l'Hôtel des Balcons. Etaient présents :

ABBOU André, ABDELKRIM Zedjida, BASSET Guy, BLONDEAU Marie-Thérèse, CREPIN Brigitte, GAY-CROSIER Raymond, LEVI-VALENSI Pierre, LUPO Virginie, PROUTEAU Anne, SPIQUEL Agnès, WEYEMBERGH Maurice.

Membres excusés : AUDIN Marie-Louise, BENICOURT Georges, MINO Hiroshi, PLANEILLE Franck, RUFAT Hélène, SAROCCHI Jean, SCHLETTE heinz-Robert, SMETS Paul, VANNEY Philippe, VIALLANEIX Paul, WALKER David.

Lecture du courriel envoyé par Georges Bénicourt, trésorier :

*L'état de la trésorerie est bon (> 4 700 euro) ce qui, compte tenu des coûts prévisibles des deux prochains bulletins (moins de 700 euro par bulletin) nous laisse un matelas de 3 000 euro dans lequel on peut donc prendre un financement pour des manifestations.*

*Par rapport à ce matelas, il me semblerait opportun d'ouvrir un compte épargne si cela est possible (je peux contacter la banque à ce propos) : 3000 euro même à 2% cela fait 60 euro, soit 3 cotisations.*

*Les rentrées des cotisations 2007 sont très moyennes : autour de 70 adhérents à ce jour, cela signifie une centaine de retardataires. Je n'ai pas de nouvelles non plus des sections japonaise et nord-américaine. Faudrait-il fixer une date (en milieu d'année ?) pour le versement de leur quote part?*

Le CA décide à l'unanimité de placer l'argent sur un compte épargne, si cela n'entre pas en contradiction avec la législation sur les associations Loi 1901.

A la question de Raymond Gay-Crosier sur le reversement des 40% des cotisations étrangères, le CA décide à l'unanimité que les 40% s'entendent après déduction des frais engagés par les sections étrangères - pour l'instant Japon et Etats-Unis- frais occasionnés par l'envoi du bulletin. Raymond Gay-Crosier précise que ce reversement se fera en décembre 2007 ou au plus tard en janvier 2008

Agnès Spiquel annonce d'abord les différentes manifestations à l'occasion du cinquantième du Prix Nobel : Barcelone, 7-9 novembre 2007, Orléans 17 novembre, Tunis, 6-8 décembre, enfin Paris, 7 décembre 2007. Elle précise que le colloque de Tunis (voir page 7) n'est pas tourné vers le Nobel.

La médiathèque d'Orléans organisera le samedi 17 novembre en fin d'après-midi une manifestation centrée sur l'actualité de la pensée de Camus face au terrorisme. Guy Basset

finalisera le projet avec la médiathèque d'Orléans. La SEC accorde son patronage. Nous en reparlerons dans le bulletin d'octobre.

Pour la manifestation parisienne du vendredi 7 décembre (14-18 heures) la Mairie de Paris met à notre disposition l'auditorium qui peut accueillir 250 personnes. Le programme définitif n'est pas encore arrêté, mais le thème est retenu : Qu'est-ce qu'être un artiste pour Camus ? Sont envisagées trois conférences suivies d'une lecture de textes de Camus et d'une discussion avec le public. Pour des raisons de sécurité, il sera nécessaire de présenter un carton d'invitation. Les modalités d'obtention seront précisées dans le prochain bulletin. Virginie Lupo propose de coordonner l'opération ; nous l'en remercions.

L'assemblée générale de la SEC sera dissociée de cette manifestation et se tiendra un samedi de décembre ou de janvier (après-midi). La date sera annoncée dans le bulletin d'octobre.

Anne Prouteau se propose de réfléchir à une réorganisation du portail Camus sur internet.

La séance est levée à 16 heures.

Marie-Thérèse BLONDEAU

**CHERS AMIS...**

**DES PROBLEMES DE DERNIERE MINUTE,  
(en partie matériels), INDEPENDANTS DE NOTRE  
VOLONTE ONT RETARDE LA DIFFUSION DE CE  
BULLETIN. VEUILLEZ ACCEPTER NOS EXCUSES. LE  
PROCHAIN NUMERO EST PREVU DEBUT OCTOBRE...**

**Marie-Thérèse BLONDEAU (secrétaire)  
Brigitte CREPIN (secrétaire adjointe)**

## COLLOQUE DE BARCELONE

**Colloque international**  
**7-9 Novembre 2007 - Barcelone**  
(Université Pompeu Fabra)

**Discours de liberté: A. Camus, "L'artiste et son temps"**

Q>3

**Discursos de llibertat: A. Camus, "L'artista i el seu temps"**

*(Les échos espagnols )*

Camus a très souvent prêté et sa voix et sa plume aux "persécutés" espagnols, prenant position sans ambages contre le franquisme. Or si cette "fidélité à l'Espagne" est connue, elle n'en est pas pour autant très étudiée. Du reste, les liens entre son idée de liberté et ses représentations de l'Espagne sont multiples, persistants et présents tout au long de son œuvre (littéraire, journalistique ou philosophique); il serait donc temps de reconsidérer la relation entre Camus et l'Espagne en allant aussi au-delà des origines minorquines de sa famille maternelle.

Nous proposons par conséquent de considérer d'abord, la question de la liberté dans l'œuvre camusienne sous la double perspective de ses sources et de ses prolongements dans la création littéraire, en particulier, mais aussi dans les répercussions philosophiques et politiques qu'elle a pu avoir en Espagne. Ceci devrait permettre non seulement d'explorer davantage les œuvres littéraires d'Albert Camus où l'Espagne est présente (ou nommée), mais aussi d'étudier, voire de découvrir, les relations idéologiques avec les libertaires (syndicalistes) espagnols ainsi que les relations plus personnelles (et politiques) avec les Espagnols en exil. De même les travaux comparatistes sauront mettre en lumière les éléments du discours camusien qui ont le mieux été adoptés par les écrivains espagnols. Éventuellement, un travail inverse pourrait aussi rappeler combien la tradition culturelle espagnole est ancrée dans l'imaginaire camusien.

Un deuxième axe serait celui se rapportant aux paroles de liberté et à l'engagement de l'artiste pour la défense des libertés et des valeurs humaines. Il ne s'agirait pas seulement d'étudier ce que "liberté veut dire", il serait aussi question d'analyser comment ce concept de liberté est exprimé et formulé dans ses discours, par un Albert Camus spécialement sensible aux aphorismes.

Ce double parcours espère bien sûr mettre en évidence combien l'image de l'Espagne est fondatrice du concept de liberté chez Albert Camus, mais si au terme du colloque nous parvenons à éveiller l'intérêt des critiques et des chercheurs espagnols pour l'œuvre camusienne dans sa totalité, et non seulement pour ses écrits philosophiques, nous estimerons que cette commémoration aura été utile en plus d'être nécessaire.

En guise d'orientation, voici quelques axes (larges et non exclusifs) de recherche autour de l'idée d' «Espagne libre »:

- Les racines méditerranéennes
- La vie politique
- Camus et la révolte
- Camus et la tyrannie
- Les liens personnels

Structure chronologique prévue pour le colloque (P ROVISOIRE)

*Mercredi 7 novembre*

16h00: Inauguration

16h30-17h30: Table ronde interdisciplinaire sur la réception d'A. Camus en Espagne

17h30-18h00: Pause

18h00-19h00: 3 communications (la Liberté, en général)

Dîner

*Jeudi 8 novembre*

9h30-11 h00: 4 communications

11h00-11h30: Pause

11h30-13h00: 4 communications

13h00-13h30: Débat(s)

Déjeuner

16h00-17h30: 3 communications + débat

17h30-18h00: Pause

18h00-19h00: Table rondes sur la réception littéraire d'A. Camus en Espagne

Soirée théâtrale (à l'Institut français de Barcelone) + Dîner

*Vendredi 9 novembre*

- 3 ou 4 interventions (communications et conférence(s))

- Causerie de clôture du colloque autour de la présence de l'Espagne dans la nouvelle édition de La Pléiade (à l'Institut Français de Barcelone)

- Exposition / activité autour de l'œuvre d'A. Camus (à l'Institut Français de Barcelone)

**Comité organisateur:**

**Montserrat Capdevila** (Institut Français de Barcelone) . **Montserrat Cots** (Universitat Pompeu Fabra) . **Alicia Piquer** (Universitat de Barcelona) . **Hélène Rufat** (Universitat Pompeu Fabra) . **Maite Sastre** (Institut Universitari de Cultura - Universitat Pompeu Fabra), **Guy Basset** (Société des Études Camusiennes), **Fabrice Bentot** (Lycée français de Barcelone)

**Comité scientifique:**

**Christiane Chaulet-Achour** (Université de Cergy-Pontoise) . **Rosa de Diego** (Universidad del País Vasco) . **Agnès Spiquel** (Société des Études Camusiennes, Université de Valenciennes), **André Abbou** (Université Paris XIII), **Robert Dengler** (Universidad de Salamanca). **Pierre Masson** (Université de Nantes), **Maurice Weyembergh** (Université Libre de Bruxelles)

**Unité de Recherche « Poétique théorique et pratique »  
Ecole Normale Supérieure de Tunis  
Société des Etudes Camusiennes  
Centre de Recherche Textes et Francophonies  
Institut Français de Coopération**

**Colloque international  
6 -7- 8 décembre 2007  
Tunis**

## **Albert Camus, l'écriture des limites et des frontières**

Camus place en exergue aux *Lettres à un ami allemand* ce mot de Pascal : « On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois ». Ce sens du défi (à l'esprit de système), ce refus des positions exclusives semblent, selon nous, emblématiques de la tension qui caractérise la pensée, l'esthétique, l'écriture camusiennes.

Conjuguant plusieurs absolus, l'œuvre d'Albert Camus s'engage dans les aventures cruciales de son temps mais revisite le moralisme antique ou vise à l'intemporel de la fable.

De par sa formation, c'est sans doute dans la philosophie (pensée grecque pré-socratique, Nietzsche...) que l'écrivain puise cette idée des limites qu'il réinvestit dans la littérature.

Il pratique le chevauchement des genres en se jouant de leurs marges ou de leurs frontières, fondant la narration sur un soliloque, transposant des récits en textes dramatiques, oscillant entre fiction politique et autobiographie...

L'œuvre joue constamment de points de tension entre plusieurs pôles opposés. Elle pratique l'alternance abrupte d'un texte à l'autre et concilie à l'intérieur d'un même ouvrage des registres contrastés : concert polyphonique des voix, fulgurance aphoristique, souffle lyrique, déconstruction ironique...

L'écriture d'Albert Camus se déploie ainsi sur plusieurs claviers énonciatifs et donne à lire des énoncés hybrides qui sont refus du sens unifié et réducteur. Il s'établit alors entre ce « lieu commun » qu'est le code et l'irrésistible désir d'inscrire son *èthos* particulier dans la langue, un dialogue original que nous avons pris l'habitude d'appeler « style » et parfois « genre ».

Nous voulons nous interroger, dans le cadre de ce colloque, à l'occasion de la commémoration de l'obtention par Camus du Prix Nobel de littérature en 1957, sur cette écriture des limites et des frontières dans son œuvre en privilégiant les champs de la

poétique et de la stylistique, ce qui n'exclurait pas des éclairages philosophiques, dans la mesure où ils donnent toute leur portée aux choix esthétiques.

Sans prétendre à l'exhaustivité, quelques axes de recherches peuvent être suggérés :

- I. La notion de limite chez Camus philosophe et essayiste.
- II. Camus, entre l'écriture personnelle, l'écriture de la fiction et les formes du discours moraliste.
- III. L' *éthos* camusien
- IV. Camus et les genres : alternance, transgression, formes hybrides.
- V. Camus et les voix : polyphonie, ironie, transmodalisations.

**Délai de présentation des propositions:**

**30 mai 2007**

**Résumé d'une dizaine de lignes à envoyer à:**

**[trabelsi\\_mustapha@yahoo.fr](mailto:trabelsi_mustapha@yahoo.fr)**

**Date limite de réponse et confirmation:**

**30 juin 2007**

**Comité organisateur:**

Ali Abassi, Christiane Chaulet-Achour, Kamel Gaha, Kamel Hamdi, Martine Job, Philippe Mogentale, Salah Oueslati, Hassan Slimane, Mustapha Trabelsi

**Comité scientifique:**

Ali Abassi, Christiane Chaulet-Achour, Didier Coste, Kamel Gaha, Mohamed-Kameleddine Haouet, Martine Job, Philippe Mogentale, Pierre-Louis Rey, Agnès Spiquel, Mustapha Trabelsi



## Contributions

### « Réflexions sur la générosité » : un article peu connu d'Albert Camus

Dans *Chroniques Algériennes*, sous le titre « Crise en Algérie », Camus a rassemblé une série d'articles qu'il avait publiés dans *Combat* à la suite de l'insurrection nationaliste avortée de Sétif en mai 1945(1). Dans un post-scriptum au premier de ces articles, il a critiqué un autre journal qui s'était empressé d'accuser Ferhat Abbas, président des « Amis du Manifeste »<sup>2</sup>, d'avoir organisé directement ce que Camus appelait alors les « troubles » (*Essais*, 943). Dans un article ultérieur consacré au parti du Manifeste, Camus a rappelé qu'avant la guerre, Abbas avait été « un des partisans les plus résolus de la politique d'assimilation », et qu'à cette époque, « il dirigeait un journal, l'Entente, qui défendait le projet Blum-Viollette et demandait que soit enfin instaurée en Algérie une politique démocratique où l'Arabe trouvât des droits équivalents à ses devoirs. » (*Essais*, 954)<sup>3</sup>. Ce que Camus n'a pas mentionné, c'est qu'en 1939, il avait publié lui-même un article dans l'*Entente* qui exprimait le même point de vue qu'il attribuait à Abbas<sup>4</sup>. C'est cet article, « Réflexions sur la générosité », qu'on réimprime ici pour la première fois après près de soixante-dix ans.

L'*Entente* – anciennement l'*Entente franco musulmane* – était un journal francophone algérien qui tirait à 3000 exemplaires et dont le siège social était à Sétif. Son sous-titre annonçait que c'était l'« *Organe hebdomadaire de la Fédération des Élus des Musulmans et de l'Union Populaire Algérienne pour la Conquête des Droits de l'Homme et du Citoyen* ». Le directeur politique de l'*Entente* était le docteur Mohamed Bendjelloul, président de ladite Fédération. Abbas, qui avait fondé l'Union Populaire Algérienne en 1938, était le rédacteur en chef du journal depuis 1937<sup>5</sup>. Il deviendra par la suite président de l'Assemblée nationale au lendemain de l'indépendance, avant de démissionner en signe de protestation contre la décision du Front de Libération Nationale de faire de l'Algérie un état à parti unique.

---

\* Je tiens à exprimer mes plus vifs remerciements à Catherine Camus de m'avoir accordé la permission de réimprimer ce texte, et à Agnès Spiquel de l'avoir transcrit d'un exemplaire original de l'*Entente* à la Bibliothèque Nationale de France.

1 Sur les massacres dans le Nord Constantinois, voir Annie Rey-Goldzeiguer, *Aux origines de la guerre d'Algérie, 1940-1945* (Editions La Découverte, 2002).

2 Les Amis du Manifeste et de la Liberté, organisation fondée en mars 1944, regroupait tous les courants du nationalisme algérien. Elle était basée sur le *Manifeste du peuple algérien* rédigé par Abbas en mai 1943.

3 « Les Arabes demandent pour l'Algérie une constitution et un parlement », *Combat*, 20-21 mai 1945, repris dans *Actuelles III* sous le titre « Le parti du Manifeste » (*Essais*, 954). Faut-il rappeler que l'utilisation des mots « Arabes », ainsi qu'« indigènes » pour désigner les Algériens non européens étaient d'usage à l'époque ?

4 L'*Entente*, 121, 4 mai 1939, pp. 1 et 3. On remarquera que les derniers mots du passage déjà cité font écho à ceux de l'avant-dernier paragraphe de « Réflexions sur la générosité », où Camus parle de « [c]e peuple [...] qui veut tenir la balance de ses droits et de ses devoirs ».

5 Abbas a remplacé Mohamed El Aziz Kessous, futur membre du parti du Manifeste, à qui Camus a écrit sa « Lettre à un militant algérien » en octobre 1955 (*Essais*, 961-966). Voir Leïla Benammar Benmansour, « Ferhat Abbas, journaliste à l'Entente (1935-1942) : une plume combative exceptionnelle », *El Watan*, 19 février 2006, [http://www.elwatan.com/IMG/article\\_PDF/article\\_36553.pdf](http://www.elwatan.com/IMG/article_PDF/article_36553.pdf). Sur Abbas en général, voir Benjamin Stora et Zakya Daoud, *Ferhat Abbas: une utopie algérienne* (Denoël, 1995).

Du point de vue politique, Camus et Abbas semblaient faits pour s'entendre. Dans les années vingt, Abbas lui-même avait écrit des articles pour divers journaux, dont *l'Ikdam* (« Courage ») de l'émir Khaled, petit-fils du héros nationaliste Abdelkader<sup>6</sup>. De même, Herbert Lottman constate que Camus, alors qu'il était toujours lycéen au début des années trente, faisait partie du groupe qui publiait *l'Ikdam*, qui réclamait l'égalité entre Musulmans et Européens et une fin à la législation discriminatoire. Bien qu'il ne soit pas impossible que Camus ait rencontré Abbas à cette époque, il semble plus probable qu'il l'a connu par l'entremise de son ami Claude de Fréminville pendant la période de leur adhésion mutuelle au Parti communiste. Abbas était parmi les contacts de de Fréminville, qui publiait des tracts et des périodiques non seulement pour les communistes mais aussi pour des organisations nationalistes. Selon sa femme Jeanne, le PC l'a accusé d'avoir acheté son matériel d'imprimerie avec des fonds obtenus d'Abbas, et lorsque de Fréminville a quitté le parti à la fin de 1937, il se disait « *ferhatiste* »<sup>9</sup>.

Il faut aussi tenir compte des activités contemporaines de Camus au sein de la Maison de la Culture d'Alger, dont il était le secrétaire général<sup>10</sup>. Une des organisations associées à la Maison était l'Union Franco Musulmane, dirigée par de Fréminville, mais fondée, selon Marguerite Dobrenn, par Camus lui-même<sup>11</sup>. L'Union publiait des tracts sur la représentation des musulmans au parlement, et le 26 avril 1937, Camus et le secrétaire de l'Union (de Fréminville, sans doute) ont fait des discours à une réunion sur les intellectuels et le projet Viollette<sup>12</sup>. Le mois suivant, un « Manifeste des intellectuels d'Algérie en faveur du projet Viollette » (I, 572-73) – sans les noms de ses cinquante signataires, mais présenté comme une initiative de la Maison de la Culture – a été publié dans le deuxième numéro de *Jeune Méditerranée*, le bulletin mensuel de celle-ci.

Le projet Viollette avait été déposé en 1931 par Maurice Viollette, l'ancien gouverneur général de l'Algérie, et puis de nouveau en 1936 après l'avènement au pouvoir du Front populaire sous Léon Blum (d'où son autre nom, projet « Blum-Viollette »). Viollette envisageait « *l'incorporation progressive de tous les indigènes d'Algérie dans le corps électoral français au fur et à mesure que leur évolution les amènerait à penser français et sans qu'il y ait lieu de s'inquiéter du statut personnel* »<sup>13</sup> – c'est-à-dire les coutumes, religieuses ou autres, incompatibles avec le Code civil français. Bien que le projet n'eût commencé que par permettre à une élite de quelque 24 000 musulmans d'acquérir la citoyenneté française (et donc le droit de vote), le manifeste de la Maison de la Culture l'avait décrit comme « *une étape dans l'émancipation parlementaire intégrale des musulmans* » (I, 573; c'est moi qui souligne). Comme Camus l'a expliqué en 1945 dans sa série d'articles sur la crise en Algérie, la réaction des grands colons et des maires d'Algérie a été cependant telle que le projet a été abandonné.<sup>14</sup>

6 Une sélection de ces articles a été reprise par Abbas dans son livre *Le Jeune Algérien De la colonie vers la province* (La Jeune Parque, 1931; rééd. Garnier, 1981). Voir Leïla Benammar Benmansour, « À travers *Le jeune Algérien* : Ferhat Abbas et la question de l'Algérianité », *El Watan*, 5 novembre 2006, [http://www.elwatan.com/spip.php?page=article&id\\_article=53213](http://www.elwatan.com/spip.php?page=article&id_article=53213).

7 Herbert Lottman, *Albert Camus: A Biography* (Picador, 1981), p. 56 ; Benammar Benmansour, « À travers *Le jeune Algérien* ».

8 Lottman, p. 100.

9 Lottman, p. 159, citant Jeanne Delais [pseudonyme de Jeanne de Poix de Fréminville], *L'Ami de chaque matin...* (Grasset, 1969).

10 Voir mon article « Mediterranean humanism or colonialism with a human face ? Contextualising Albert Camus' 'The new Mediterranean culture' », *Mediterranean Historical Review*, 21 : 1 (2006), pp. 77-97.

11 Cité par Roger Quilliot (*Essais*, 1316).

12 Lottman, *op. cit.*, p. 132.

13 Cité par Charles-Robert Ageron, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, t. II (P.U.F., 1979), p. 430.

14 « La malaise politique » (*Essais*, 951). Voir l'analyse poussée de Jean-Louis Planche, « Le projet Blum-Viollette au temps du Front populaire et du Congrès musulman », in *De Dreux à Alger: Maurice Viollette*

Ce que Camus appelle l'« étouffement » du projet Blum-Viollette et la crise en Europe créée par l'agressivité croissante des pouvoirs fascistes fournissent les deux contextes politiques explicites pour « Réflexions sur la générosité ». De ce point de vue, l'importance de cet article est que, quelques mois avant le déclenchement de la guerre, Camus s'est montré un partisan inébranlable de la démocratisation en Algérie. Mais il faut aussi tenir compte d'un autre contexte auquel l'article ne fait pas référence : l'essor du nationalisme algérien par suite, précisément, de l'abandon du projet Blum-Viollette et de certains contretemps dans le processus démocratique en ce qui concernait les élections « indigènes ». Dans les élections départementales du 23 et 30 avril 1939, par exemple – quelques jours avant la publication de « Réflexions sur la générosité » – la préfecture d'Alger avait fini par invalider l'élection du candidat du Parti du peuple algérien (PPA), le parti nationaliste radical mené par Messali Hadj. 15

Le 24 avril déjà, dans un article d'*Alger républicain*, un certain « Antar » avait donné une vue d'ensemble des trois principales organisations politiques qui proposaient des candidats aux élections : le PPA, le Parti communiste et les Jeunesses du Congrès musulman algérien, dont faisaient partie les ferhatistes. La description de ce dernier parti donnée par ne laissait guère de doute sur ses sympathies : « *La jeunesse du Congrès tient le juste milieu. Ses militants, non dénués de maturité et d'intelligence politiques, ont su se garder de tout extrémisme dangereux, comme de toute démagogie intéressée.* 16 » Ce qui insinuait, évidemment, que les militants du PC étaient des démagogues intéressés et les militants du PPA des extrémistes dangereux. Antar faisait ensuite allusion à l'échec du projet Blum-Viollette, en rappelant à ses lecteurs « *[le] profond découragement [ ...] des masses indigènes, dès le jour où elles constatèrent que les maires fascistes algériens avaient su imposer leur volonté au gouvernement de la République en empêchant la prise en considération de leurs doléances les plus chères.* ». Selon Antar, les électeurs musulmans avaient manifesté leur profonde désillusion et leur mécontentement en votant comme ils l'avaient fait – c'est-à-dire en donnant la majorité de leurs votes au candidat du PPA, qu'il décrivait comme « *un parti qui passe pour avoir des tendances subversives* ».

L'article Antar sur les élections départementales a été suivi, non seulement de « Réflexions sur la générosité », mais aussi de quatre autres articles de Camus sur la politique franco musulmane. Dans leur ensemble, ces articles – parus dans trois publications différentes et s'adressant à trois publics différents – constituent une sorte de campagne journalistique personnelle contre la répression de la dissidence algérienne et en faveur d'une politique coloniale démocratique, juste et prudente. Dans le premier de ces articles, publié le 10 mai dans *Alger républicain*, Camus prêche son appui aux efforts pour réanimer le projet Blum-Viollette et demande la libération des détenus politiques algériens, y compris Messali Hadj<sup>17</sup>. Dans le deuxième, « La justice et l'empire », du 16 mai, il manie l'ironie cinglante pour dénoncer les suites de l'assassinat aveugle, par un inspecteur et un agent de police, de deux anciens combattants algériens qui assistaient à une réunion publique tenue par le candidat de la Fédération des élus. Les assassins avaient bénéficié d'un non-lieu, tandis que l'Entente, attaquée en diffamation par l'un des inculpés, avait été condamnée à mille francs de dommages et intérêts. Proposant que l'on y ajoute une amende aux familles des victimes,

---

1870-1960, sous la direction de Françoise Gaspard (L'Harmattan, 1991), pp. 135-150.

15 Voir la « Note de la rédaction » à « Lettre d'Alger : les progrès du nationalisme algérien » (I, 873-874) et la chronique des « Réalités historiques et politiques » établie par André Abbou et Jacqueline Lévi-Valensi dans leur édition de *Fragments d'un combat 1938-40* (Gallimard, Cahiers Albert Camus 3, 1978), pp. 13 8-139.

16 Antar, « Autour du scrutin des élections indigènes départementales de la 1re circonscription d'Alger », *Fragments d'un Combat*, p. 589.

17 « Il faut libérer les détenus politiques indigènes » (I, 646-648).

Camus conclut que, de cette façon, « *la sollicitude que nous portons au peuple arabe de ce pays recevrait une fois de plus une convaincante illustration* » (I, 649).

Comme le constate André Abbou, le troisième article, une « Lettre d'Alger » sur les progrès du nationalisme algérien, paru dans la *Revue Méditerranée-Afrique du Nord* du 1<sup>er</sup> juin 1939, fait écho à l'article Antar dans sa structure, ses appréciations et dans ses expressions 18. De même, on peut noter que cette lettre recoupe « Réflexions sur la générosité » à trois endroits :

« *Réflexions sur la générosité* » (4 mai 1939)

« *Lettre d'Alger* » (1<sup>er</sup> juin 1939)

« *ce peuple qui leur offrait son sang, ils venaient de lui refuser le droit de s'exprimer.* »

« *il est difficile de refuser la parole à des hommes dont on va demander le sang* » (I, 873)

« *J'entends d'ici les grandes voix des colons français répondre que l'heure n'est pas aux projets d'émancipation. Et qu'en ces temps de péril extérieur, toute leur attention va à la défense nationale.* »

« *On entend dire ici que l'heure n'est pas aux réformes et que la défense nationale prime les autres préoccupations.* » (I, 872-873)

« *Ce peuple [...] veut tenir la balance de ses droits et de ses devoirs* »

« *les Jeunesses du Congrès musulman demandent, sur un ton modéré, qu'on tienne la balance égale entre les droits et les devoirs du sujet arabe* » (I, 87 1)

Entre le 5 et le 15 juin Camus publie les articles regroupés plus tard dans « Misère de la Kabylie », et entre le 21 juin et le 28 juillet ses reportages sur le procès pour homicide du cheikh el-Okbi, ex-vice-président modéré de l'Association des oulémas (théologiens islamiques) et membre du Congrès musulman algérien. Dans le quatrième de sa série d'articles sur la politique franco musulmane, « De malencontreuses poursuites » 19, paru dans l'*Alger républicain* du 18 août, Camus réitère l'argument de sa « Lettre d'Alger » : que ce qu'il appelait les « persécutions » dont on poursuivait le nationalisme algérien ne servaient qu'à le fortifier. Selon lui, il fallait examiner les revendications du PPA « *dans un esprit de générosité et de justice* ». La seule manière d'enrayer le nationalisme algérien, conclut-il, était de « *supprimer l'injustice dont il est né* ».

Pour Camus, il n'y avait aucune contradiction entre, d'une part, la démocratie et la justice comme des fins en soi, et d'autre part, l'intérêt de la France, des Français de l'Algérie et des Algériens eux-mêmes. De même qu'Abbas avant que celui-ci n'ait perdu ses illusions<sup>20</sup>, Camus croyait désespérément – ses remarques dans « Réflexions sur la générosité » en témoignent – à l'idéal de la « mission civilisatrice » de la France en Algérie, ne pouvant et ne voulant pas accepter l'inacceptable réalité du colonialisme. Cela dit, on ne peut s'empêcher d'être frappé par la force de son argument – et de se demander si l'histoire de l'Algérie n'aurait pas pu être différente, si on en avait tenu compte.

Nous avons redécouvert l'existence de « Réflexions sur la générosité » grâce à une mention dans l'*Histoire de l'Algérie contemporaine* de Charles-Robert Ageron. Il convient donc de laisser le dernier mot de cette introduction à Ageron, qui décrit l'auteur de cet article comme « *une voix où la générosité s'alliait à l'intelligence politique* »<sup>21</sup>.

Neil Foxlee

---

18 *Fragments*, p. 559 (cf. I, 1385). Les remarques d'Abbou dans son « Épilogue » (pp. 558-565) restent pertinentes.

19 I, 750-752.

20 Voir les remarques d'Abbas sur ce qu'il appelle « *l'âge des illusions* » dans *La nuit coloniale* (Julliard, 1962), pp. 110-14.

21 Ageron, *op. cit.*, p. 465.

\*

## REFLEXIONS SUR LA GENEROSITE

par ALBERT CAMUS

Ceux qui ont eu le triste courage de lire les journaux dans la semaine qui précéda l'accord de Munich, n'ont pas manqué de remarquer dans la presse algéroise la place importante donnée aux manifestations de « loyalisme » des Musulmans d'Algérie. Des journaux, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'ont prêté leur attention au peuple arabe que pour lui refuser ce qu'il lui arrivait de demander, dressaient chaque jour un tableau d'honneur de déclarations de fidélité à la France que leur adressaient un certain nombre de personnalités musulmanes.

Personne, à vrai dire, n'y voyait d'inconvénients. Peu de Français cependant ont su remarquer que ces manifestations (je me souviens d'un cliché de « l'Echo d'Alger » où quatre cents indigènes de Mascara défilèrent pour affirmer leur solidarité à la France) suivaient de quelques mois l'étouffement du projet Viollette<sup>23</sup>. Moins de Français encore ont songé à s'étonner. Il y a des choses sans doute qui paraissent naturelles. Mais enfin, il faut être soi-même généreux pour trouver naturelle la générosité. Et l'on aurait voulu que certains qui faisaient si grand tumulte autour du loyalisme de nos populations missent plus de pudeur dans l'étalage de leur satisfaction. Car enfin, ce peuple qui leur offrait son sang, ils venaient de lui refuser le droit de s'exprimer.

On pouvait attendre, du moins, qu'une fois l'alerte passée, les mêmes journaux se souvinsent de ce geste. Mais la presse dont il s'agit ne s'est départie de son silence que pour dénoncer le projet Viollette ou renier l'inoffensif projet Duroux<sup>24</sup>. Encore une fois, les Musulmans en sont pour leurs frais de générosité. J'entends d'ici les grandes voix des colons français répondre que l'heure n'est pas aux projets d'émancipation. Et qu'en ces temps de péril extérieur, toute leur attention va à la défense nationale. Mais cette défense nationale trouve un de ses appuis le plus certain dans ses conscrits musulmans. Après la générosité, c'est donc la logique qui sera méprisée.

Certes, on paraîtrait naïf à montrer trop d'étonnement. Nous connaissons cette politique. Elle est sœur de celle qui consiste à dire aux indigènes musulmans : « Vous voulez voter. Demandez votre naturalisation » et à refuser neuf demandes de naturalisation sur dix, de celle qui consiste à dire : « Vous désirez avoir votre représentation. Abandonnez votre statut personnel », quand par la juridiction du mariage musulman et le service militaire obligatoire, on n'a pas craint d'entamer profondément ce statut personnel, de celle encore qui ne veut offrir qu'aux universitaires musulmans le droit de se faire entendre dans le même temps où elle laisse neuf cent mille enfants hors des écoles où les diplômés s'acquièrent. Elle est sœur enfin de toutes les petites intrigues qui ternissent ici le visage d'une France qui se

---

22 L'accord de Munich a été signé le 29 septembre 1938 par l'Allemagne, le Royaume Uni, la France et l'Italie pour résoudre la crise internationale créée par la présence majoritaire d'Allemands ethniques dans la région tchèque du Sudetenland. La crise a été résolue en cédant le Sudetenland à Hitler.

23 Ayant suscité une révolte en masse des maires d'Algérie, le projet Blum-Viollette a finalement sombré au printemps de 1938. Voir Planche, *art. cit.*, p. 148.

24 Le projet Duroux était une contre-proposition au projet Viollette déposée par le sénateur radical d'Alger en avril 1936. Bien qu'il eût donné le droit de vote à 135 000 Algériens – l'électorat européen s'élevait à 200 000 – le projet n'était pas aussi inoffensif que Camus semblait le croire : en posant le principe d'un collège électoral séparé, comme le remarque Jean-Louis Planche (*art. cit.*, pp. 136-37), il aurait maintenu l'exclusion raciale.

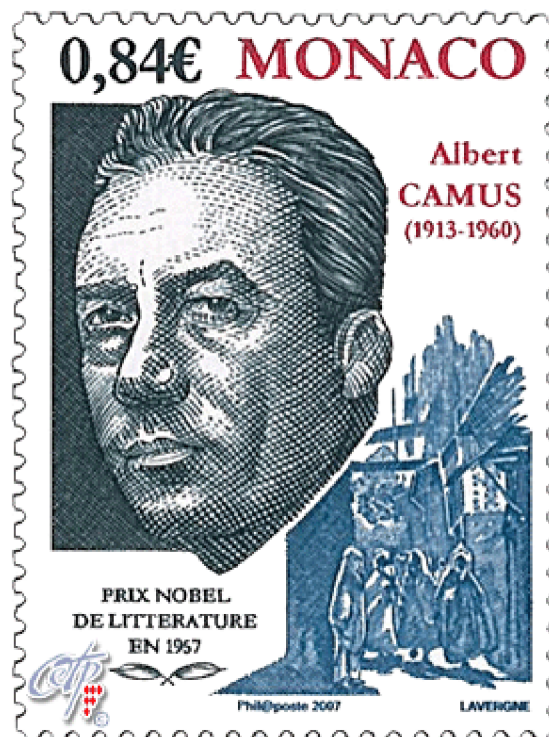
25 Entre 1865 et 1962, seuls 7 000 musulmans d'Algérie ont réussi à se faire naturaliser.

voudrait généreuse et qui reçoit des leçons de grandeur de ceux-là mêmes qu'elle a pour mission d'éduquer<sup>26</sup>

Il ne s'agit pas ici de faire du sentiment à propos de politique. Mais nous sommes pourtant un certain nombre à nous faire une autre idée de la mission de la France en ce pays. Et à penser que la conquête d'un pays n'a pas d'excuses tant qu'elle ne se consacre pas dans la conquête des cœurs<sup>27</sup>. Ce peuple qui demande aujourd'hui à devenir français, et qui veut tenir la balance de ses droits et de ses devoirs, il est singulier qu'on lui refuse avec autant de persévérance ce que nous devrions être surpris et fiers de lui voir demander. Et ce n'est pas la moindre honte de certains Français d'Algérie de voir les instincts généreux d'un peuple désintéressé tour à tour utilisé et méprisé pour des fins politiques.

Dans ce journal, du moins, nous pouvons affirmer notre solidarité et demander à nouveau que la France sache reconnaître où se trouve sa vraie grandeur. La générosité est une vertu difficile à pratiquer. Elle demande qu'on sache oublier. Mais elle exige aussi de la mémoire. Les Musulmans ont montré qu'ils étaient capables d'oublier. Il serait navrant que le Gouvernement de la République ne sache pas se souvenir.

Albert CAMUS



Timbre émis par la Principauté de Monaco le 1 décembre 2006 à l'occasion du cinquantième du Prix Nobel.

<sup>26</sup> Comme nous l'avons noté dans notre introduction, la position de Camus – très progressiste à l'époque, surtout pour un Européen d'Algérie – reste néanmoins inscrite dans le cadre de la « mission civilisatrice ». Dans la mesure où (selon l'idéologie officielle, du moins) les pays de l'Occident semblent toujours croire que c'est leur devoir d'apporter ce qu'ils regardent comme les bienfaits de leur civilisation aux pays moins favorisés, on peut cependant se demander si l'idée de la « mission civilisatrice » ne reste pas intacte – de même que le décalage entre rhétorique et réalité.

<sup>27</sup> Cf. les derniers mots de la « Conclusion » de *Crise en Algérie* : « C'est la force infinie de la justice, et elle seule, qui doit nous aider à reconquérir l'Algérie et ses habitants. » (*Essais*, 959).

## Les villes d'Albert Camus, architectures, activités, métaphores

*Ce sont souvent des amours secrètes, celles qu'on partage avec une ville.* (OC I, 117)  
(1). Par cette phrase, Camus donne le ton. Le rapport qu'il entretient avec la ville loin d'être anodin, est précieux, puissant et relève de l'intime : *Oui, je perds pied. J'apprends qu'il en est des villes comme de certaines femmes, qui vous bousculent et vous écorchent l'âme, et dont on emporte sur tout le corps la chère brûlure, à la fois scandale et délectation.* (OC II, 691) (2).

Bien d'autres références pourraient venir illustrer ce propos car la ville est une thématique chère à Camus. On l'associe régulièrement à Alger et Oran, villes où il a vécu durant son enfance et sa jeunesse et dont il parle avec beaucoup d'émotion : *Mais Alger, et avec elle certains milieux privilégiés comme les villes sur la mer, s'ouvre dans le ciel comme une bouche ou une blessure.* (OC I, 117) (1).  
*Je rentre à peine d'Oran où j'ai passé trois jours merveilleux à me baigner, à me promener et à rire. C'est une ville brutale et féconde où je suis content d'avoir beaucoup d'amis. [...] Et je me sentais libre et sans attaches dans une ville que j'aimais. C'est un sentiment rare et précieux.* (37) (3).

Les villes que la plume de Camus nous invite à découvrir sont bien plus nombreuses et variées. L'itinéraire que nous allons parcourir nous conduit, outre Alger et Oran, à Rome, Prague, Marseille, Athènes, Florence, Paris, Pise, Tipasa, Turin, Amsterdam, Cadix, Venise, Djémila, New-York et Mycènes. De la vue panoramique qui situe la ville dans un contexte, nous sommes invités à découvrir les quartiers, les rues, les monuments pour venir ausculter l'homme qui construit et peuple ces cités. Ce cheminement ne prétend pas à l'exhaustivité, il ne mentionne pas Rio de Janeiro, Gènes, Montréal, Rotterdam, Délos, Philadelphie, Breslau, Palma, Urbino, Constantine, Vienne autant de villes qui pourraient y avoir une place. Il nous entraîne de la ville bâtie à la ville métaphore, de la ville active à la ville mémoire, de l'archéologie à la ville future. Les extraits des textes de Camus nous ont paru suffisamment nombreux sur ces sujets pour nous inviter à une relecture de l'œuvre, à une pérégrination vers la réception d'une polyphonie qui mêle le chant des pierres et le chant des hommes, tout en gardant en mémoire cette *étrange et insupportable certitude [...] que la beauté monumentale suppose toujours une servitude.* (C3, 138) (4).

Considérant d'abord le panorama dans lequel s'inscrivent les villes, c'est en choisissant de se laisser apprivoiser que chacun d'entre nous pourra progresser vers le centre, atteindre ainsi le cœur le plus intime de la cité pour y découvrir un cheminement intérieur vers *cette vie rebelle à l'oubli, rebelle au souvenir, dont parle Stevenson.* (II, 882) (5). Ainsi de la ville au quartier et du quartier au bâtiment, Camus observe, décrit avec précision. Il est donc facile de les retrouver et les reconnaître aujourd'hui : *Le lycée où avaient lieu les examens se trouvait de l'autre côté exactement, à l'autre extrémité de l'arc de cercle que formait la ville autour du golfe, dans un quartier autrefois opulent et morne, et devenu, par la vertu de l'immigration espagnole, un des plus populaires et des plus vivants d'Alger. Le lycée lui-même était une énorme bâtisse carrée surplombant la rue. On y accédait par deux escaliers de côté et un de face, large et monumental que flanquaient de chaque côté de*

*maigres jardins plantés de bananiers protégés par des grilles contre le vandalisme des élèves.* (161) (6). Il s'interroge aussi sur l'architecture et ce qu'elle induit nous invitant à la réflexion : [...] *Une architecture un peu précieuse d'arcs brisés et de mosaïques reculait devant la plénitude odorante du soleil.* (OC I, 968) (1).

En avril 1939, lors de son premier voyage à Oran, Camus note dans ses Carnets : *Un paysage peut être beau sans être grand. Il peut même manquer la grandeur d'un rien. C'est ainsi que la baie d'Alger manque la grandeur par excès de beauté. Mers-el-Kébir vu de Santa Cruz, au contraire, donne la mesure de la grandeur.* (OC II, 876) (2).

La différence marquée entre les deux villes, Camus la cultive. Elle alimente sa réflexion. Avec lui, nous nous attarderons d'abord à Oran et Alger, deux villes qu'il connaît bien : *A première vue, Oran est, en effet, une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne.* (OC II, 35) (2).

[Oran] *Voyez plutôt : Santa Cruz ciselée dans le roc, les montagnes, la mer plate, le vent violent et le soleil, les grandes grues du port, les trains des hangars, les quais et les rampes gigantesques qui gravissent le rocher de la ville, et dans la ville elle-même ces jeux et cet ennui, ce tumulte et cette solitude.* (II, 818) (5).

*Et puis ce fut Alger, la lente arrivée au matin, la cascade éblouissante de la Kasbah au-dessus de la mer, les collines et le ciel, la baie aux bras tendus, les maisons parmi les arbres et l'odeur déjà proche des quais.* (OC I, 1154) (1).

Le panorama, la vue générale, bref la globalité, sont souvent la première approche d'une ville et s'ils suffisent à l'appréhender, ils ne permettent pas de la connaître, de la sentir, de la vivre. Pour cela il faut plus de temps, plus de curiosité, plus d'intérêt surtout. En fait, il faut changer d'échelle. Il faut s'approcher, s'immiscer, se rendre disponible.

En 1941, Camus s'installe à Oran, après avoir vécu à Alger. Il garde des amis fidèles dans les deux villes et se déplace en permanence de l'une à l'autre. Il joue, « humorise » et utilise à dessein l'antagonisme des deux cités qu'il décrit à de nombreuses reprises dans son œuvre : *Leur rivalité est d'autant plus forte qu'elle ne tient sans doute à rien. Ayant toutes les raisons de s'aimer elles se détestent en proportion.* (II, 821) (5).

I. Les textes de Camus proposent une visite d'Alger. Ainsi, du *jeu de cubes blanc de la Kasbah*. (OC I, 119) (1) qui domine le port, première impression de la ville, on arrive en prenant le bus jusqu'au terminus à *la place du Gouvernement où les enfants descendaient. La place, encadrée d'arbres et de maisons à arcades sur trois côtés, ouvrait sur la mosquée blanche puis sur l'espace du port. Au milieu, s'élevait la statue caracolante du duc d'Orléans couverte de vert-de-gris sous le ciel éclatant.* (197) (6). Et, pour peu que l'on prenne le temps de se promener, de déambuler, on découvre émerveillé un Alger plus secret que la main de l'homme a façonné avec amour : *La paix qui descend du ciel est inquiétée par les maisons qui se bousculent jusque vers l'eau qu'elles heurtent sans transition. Leurs coups de coude creusent des rues, des impasses, des remous de terrasses qui grimacent des insultes au calme du soir.* (OC I, 968) (1).

Dans *Le Premier Homme*, Alger tient le premier rôle. Camus décrit la ville avec émotion et précision : *La rue Bab -Azoun débouchait pour finir dans une grande place où, à gauche et à droite, s'élevaient face à face le lycée et la caserne.* (202) (6).

*La grande poste se trouvait à deux cents mètres sur un large boulevard qui montait du port jusqu'au sommet des collines où la ville était construite. Sur ce boulevard, Jacques retrouvait l'espace et la lumière. La poste elle-même, installée à l'intérieur d'une immense rotonde, était éclairée par trois grandes portes et une vaste coupole d'où ruisselait la lumière.* (245) (6).



Dans *Le Minotaure* au contraire, c'est Oran qui est sur le devant de la scène. Avec humour et passion Camus évoque la cité. L'opposition est nette, incisive. Ici la main de l'homme ne s'approche pas du divin, elle ne cisèle pas. Elle s'impose et torture les paysages. Elle provoque : *Il est d'autres monuments oranais. Ou du moins, il faut bien leur donner ce nom puisque eux aussi témoignent pour leur ville, et de façon plus significative peut-être. Ce sont les grands travaux qui recouvrent actuellement la côte sur une dizaine de kilomètres. En principe, il s'agit de transformer la plus lumineuse des baies en un port gigantesque. En fait, c'est encore une occasion pour l'homme de se confronter avec la pierre.* (II, 826) (5).

[*La Maison du Colon*] *Si l'on en juge par l'édifice, ses vertus sont au nombre de trois : la hardiesse dans le goût, l'amour de la violence, et le sens des synthèses historiques. L'Égypte, Byzance et Munich ont collaboré à la délicate construction d'une pâtisserie figurant une énorme coupe renversée.* (II, 825) (5).

Si comme l'écrit Camus *La cité elle-même on doit l'avouer est laide.* (OC II, 35) (2), elle n'en est pas pour autant dénuée de tout intérêt, bien au contraire car [ ... ] *cette application dans le mauvais goût prend ici une allure baroque qui fait tout pardonner.* (II, 815) (5) Oran est différente, voilà tout : *D'aspect tranquille, il faut quelque temps pour apercevoir ce qui la rend différente de tant d'autres villes commerçantes, sous toutes les latitudes.* (OC II, 35) (2). Cet aspect tranquille ne doit pas faire oublier que la ville lutte pour s'imposer dans une nature hostile : *Tout autour et au-dessus de la ville, la nature brutale de l'Afrique est en effet parée de ses brûlants prestiges. Elle fait éclater le décor malencontreux dont on la couvre, elle pousse ses cris violents entre chaque maison et au-dessus de tous les toits.* (II, 819) (2).

Si Alger et Oran occupent une place de choix parmi les villes décrites par Camus, elles ne sont pas les seules à le bousculer et à l'émerveiller. Dès 1936, Camus voyage en Europe, il aborde certains pays de l'Est, l'autre rive de la Méditerranée et certains pays du Nord. Durant l'été 1936, Camus entreprend son premier grand périple accompagné de sa femme Simone et de son ami Yves Bourgeois. Ils visitent Innsbruck puis Salzbourg. Mais le jeune couple connaît des difficultés et Camus part seul à la découverte de Prague : *J'arrivai à Prague à six heures du soir. [ ... ] Je sortis de la gare, marchai le long des jardins et me trouvai soudain jeté en pleine avenue Wenceslas, bouillonnante de monde à cette heure. [ ... ] et j'explorais la ville.* (OC I, 55) (1). Il y séjourne quatre jours, solitaire et déprimé. Il est dépaycé et se sent mis en danger : *Ville dont je ne sais pas lire les enseignes, caractères étranges où rien de familier ne s'accroche, sans amis à qui parler, sans divertissement enfin.* (OC I, 57) (1).

A Prague, Camus n'est pas heureux. La découverte de la ville se fait dans la douleur et la solitude : *Me voici sans parure. [ ... ] Je perdis pied. [ ... ] J'aurais pleuré comme un enfant si quelqu'un m'avait ouvert ses bras. [ ... ] A Prague j'étouffais entre des murs.* (OC I, 57, 60, 62) (1).

*Je me perdais dans les somptueuses églises baroques, essayant d'y trouver une patrie, mais sortant plus vide et désespéré de ce tête à tête avec moi-même. [ ... ] Églises, palais et musées, je tentais d'adoucir mon angoisse dans toutes les œuvres d'art.* (OC I, 57) (1).

Sur le chemin du retour, en traversant l'Italie, Camus se sent revivre : *J'entre en Italie. Terre faite à mon âme.* (OC I, 60) (1). Il découvre Venise en compagnie de Simone, sa femme, et de leur ami commun Yves Bourgeois « A Venise, rêve taillé dans la pierre, la brique et l'eau, Bourgeois les mène au pas de charge place Saint-Marc. » (1 18) (8). précise Olivier Todd. La rapidité de la visite, l'épuisement du voyage et le plaisir de retrouver l'Italie ne permettent pas à Camus de remarquer la décrépitude de la ville qu'il notera cependant quelques années plus tard dans ses Carnets : *Cette chaleur molle et brûlante semblait ronger à nu la ville de plus en plus décrépite, la splendeur écaillée des palais, les campi brûlants, les*

*fondations et les pieux d'amarrage moisis, et Venise s'enfonçait un peu plus dans la lagune.* (C3, 269) (4).

L'été suivant, il retourne en Italie, visite Pise et Florence : *Je sais déjà ce que j'attends. Après ce bondissement de vie, ce sera ce singulier instant, les cafés fermés et le silence soudain revenu où j'irai par des rues courtes et obscures par le centre de la ville. L'Arno noir et doré, les monuments jaunes et verts, la ville déserte, comment décrire ce subterfuge si soudain et si adroit par lequel Pise à dix heures du soir se change en un décor étrange de silence, d'eau et de pierres.* (OC I, 130) (1).

*A Florence, je montais tout en haut du jardin Boboli, jusqu'à une terrasse d'où l'on découvrait le Monte Oliveto et les hauteurs de la ville jusqu'à l'horizon.* (OCI, 135) (1).

Le jardin Boboli, Camus l'évoque comme le jardin d'Eden. Il y règne l'abondance, le merveilleux, la sensualité et l'innocence : *A portée de ma main, au jardin Boboli, pendaient d'énormes kakis dorés dont la chair éclatée laissait passer un sirop épais.* (O C I, 137) (1).

Dès 1942, Camus, bloqué par la guerre, ne peut rejoindre l'Algérie et Oran où se trouve Francine, sa deuxième femme. Il s'installe en France. Invité pour une tournée de conférences, il embarque pour les Etats-Unis le 10 mars 1946 ; c'est son premier voyage sur le continent américain et l'arrivée à New York ne peut laisser indifférent un homme qui sort de cinq années de guerre : *Nous remontons le port de New York. Spectacle formidable malgré ou à cause de la brume. L'ordre, la puissance, la force économique est là.* (28) (7).

Dans une lettre adressée à Louis Germain son instituteur, en juin de la même année, il évoque *un grand pays fort et discipliné dans la liberté*(1 1) (7). En effet comment ne pas être impressionné par New York quand on arrive d'une Europe profondément marquée par la guerre et dont la plupart des villes portent une blessure ouverte. Souvenons-nous que Paris, à ce moment-là, est une ville encore soumise aux restrictions. Camus est éberlué. Une véritable débauche de lumières évince la nuit et le surprend. Il utilise à plusieurs reprises l'image du bûcher et de l'incendie pour traduire son émotion : *Le soir, traversant Broadway en taxi, fatigué et fiévreux, je suis littéralement abasourdi par la foire lumineuse. Je sors de cinq ans de nuit et cette orgie de lumières violentes me donne pour la première fois l'impression d'un nouveau continent ...* (31) (7).

*Dans la nuit avec ses millions de fenêtres éclairées, et ses grands pans noirs qui portent ce clignotement à mi-hauteur du ciel, j'ai l'impression d'un gigantesque incendie en voie d'achèvement qui dresserait devant l'horizon des milliers d'immenses carcasses noires et farcies encore par des points de combustion.* (36) (7). Camus prend de nombreuses notes qu'il consigne dans ses Carnets, elles attestent, d'une certaine manière, de l'impact de ce séjour. Elles seront publiées dans *Les Journaux de voyage* et donneront naissance à un très beau texte, *Pluies de New York : J'ai mes idées sur d'autres villes. Mais de celle-ci je ne garde que ces émotions puissantes et fugitives, une nostalgie impatientée, les instants du déchirement. Après tant de mois, je ne sais rien de New York.* (OC II, 691) (2).

*Au milieu de la nuit, quelquefois, par-dessus les sky-scrapers, à travers des centaines de hauts murs, un cri de remorqueur venait retrouver mon insomnie, et me rappeler que ce désert de fer et de ciment était aussi une île. Je retrouvais alors la mer, j'étais au bord de ma patrie.* (OC II, 692) (2).

II. *J'ai aimé New York, de ce puissant amour qui vous laisse parfois plein d'incertitudes et de détestation : il arrive qu'on ait besoin d'exil.* (OC II, 693) (2).

New York sera à nouveau évoquée en 1954 dans le récit *La mer au plus près* qui fait partie du recueil *L'Été* : *J'étouffais alors, ma panique allait crier. Mais à chaque fois, un appel*

lointain de remorqueur venait me rappeler que cette ville, citerne sèche, était une île, et qu'à la pointe de la Battery l'eau de mon baptême m'attendait, noire et pourrie, couverte de lièges creux. (II, 880) (5).

En 1954 et 1955, Camus habite Paris mais il alterne les voyages dans des pays de brume et des pays de soleil. Il découvre la Hollande et la Grèce, retourne en Italie. C'est en octobre 1954 qu'il part pour la Hollande. Les notes qu'il consigne dans ses *Carnets* à ce moment-là annoncent le récit de *La Chute : Comment prêcherait-il la justice, celui qui n'est même pas arrivé à la faire régner sur sa vie ?* (C3, 125) (4). Amsterdam et Paris sont les deux villes de ce récit. Deux villes dont Camus parle peu par ailleurs : *Ferez-vous un long séjour à Amsterdam ? Belle ville, n'est-ce pas ? Fascinante ? Voilà un adjectif que je n'ai pas entendu depuis longtemps.* (I, 1478) (9).

[Paris] *J'étais monté sur le pont des Arts, désert à cette heure, pour regarder le fleuve qu'on devinait à peine dans la nuit maintenant venue. Face au Vert-Galant, je dominais l'île.* (I, 1495) (9).

En avril 1955, Camus découvre la Grèce. L'ambiance des villes grecques est donc très présente dans le cœur de Camus au moment où il écrit *La Chute*. Le souvenir des cités établies d'une part sur la côte de la Mer du Nord, d'autre part sur la côte de la Méditerranée s'impose et s'oppose à la fois. Ainsi, le peuple d'Amsterdam semble *coincé dans un petit espace de maisons et d'eaux, cerné par des brumes.* (I, 1482)9 et la cité elle-même est un lieu où l'innocence n'a pas véritablement sa place. Le contraste avec la Grèce est grand : *A propos, connaissez-vous la Grèce ? Non ? Tant mieux ! Qu'y ferions-nous, je vous le demande ? Il y faut des cœurs purs. [ ... ] Avant de nous présenter dans les îles grecques, il faudrait nous laver longuement. L'air y est chaste, la mer et la jouissance claires. Et nous, ...* (I, 1525) (9).

Dans *La Chute*, Camus s'applique à mentionner le paysage qu'il a découvert lors de son voyage en Hollande. Tout au long du récit, il décrit des ambiances mais aussi des villes, des rues et des lieux précis tel le café Mexico-City, la maison du vendeur d'esclaves etc. : *Son métier consiste à recevoir des marins de toutes les nationalités dans ce bar d'Amsterdam qu'il a appelé d'ailleurs, on ne sait pourquoi, Mexico-City.* (I, 1477) (9)

Mais le passé du héros de *La Chute* se situe à Paris, ville que Camus évoque régulièrement par touches brèves, toujours de manière furtive, comme dans *L'Etranger* ou *La Peste* : *[L'Etranger] et Marie m'a dit qu'elle aimerait connaître Paris. Je lui ai appris que j'y avais vécu dans un temps et elle m'a demandé comment c'était. Je lui ai dit : « C'est sale. Il y a des pigeons et des cours noires. Les gens ont la peau blanche. »* (OC I, 165) (1)

[La Peste] Les images qui lui étaient le plus difficiles à porter alors, du moins selon ce qu'il en disait à Rieux, étaient celles de Paris. Un paysage de vieilles pierres et d'eaux, les pigeons du Palais-Royal, la gare du Nord, les quartiers déserts du Panthéon, et quelques autres lieux d'une ville qu'il ne savait pas avoir tant aimée poursuivaient alors Rambert et l'empêchaient de rien faire de précis. (OC II, 109) (2).

En novembre 1954, entre son voyage en Hollande et son voyage en Grèce, c'est l'Italie que parcourt Camus pour une tournée de conférences. Il y fait plusieurs haltes et séjourne d'abord à Turin et Gènes : *Longue promenade sur les collines de Turin. Tout autour dans le ciel les Alpes neigeuses surgissent et disparaissent dans le brouillard. L'air est frais, humide, parfumé d'automne.* (C3, 133) (4). Pour Camus, Turin est avant tout une des dernières étapes de la vie de Nietzsche et les pensées du philosophe allemand l'accompagnent : *J'aime les grandes rues dallées et espacées. Ville bâtie d'espace autant que de murs. Je vais voir la maison du 6 via Carlo Alberto où Nietzsche a travaillé puis sombré dans la folie.* (C3, 132) (4).

Pendant ce voyage il découvre Rome, ville ensoleillée, engageante, qui semble le

rassurer parce que l'ordre n'y règne pas en maître : *Après tant d'années d'une ville sans lumière, de levers dans le brouillard, parmi les murs, je me nourris sans cesse de cette ligne d'arbres et de ciels qui va de la Porta Pinciana à la Trinidà dei Monti et derrière laquelle Rome roule ses coupoles et son désordre.* (C3, 137) (4).

*Rome pèse ainsi, mais d'un poids sensible et léger, on la porte sur le cœur comme un corps de fontaines, de jardins et de coupoles, on respire sous elle, un peu oppressé, mais étrangement heureux. Cette ville relativement petite mais dont les perspectives aériennes éclatent parfois au détour d'une rue, cet espace sensible et borné respire ensemble avec le voyageur et vit avec lui.* (C3, 137) (4).

Camus est attentif à l'architecture, à l'intégration de celle-ci dans la nature, à ce qu'elle dégage. A Rome, il est frappé par le fait que la ville alterne les espaces ouverts des nombreuses places et les espaces resserrés des ruelles : *Places de Rome. Piazza Navona. Sant'Ignacio et les autres. Elles sont jaunes. La vasque des fontaines est un peu rose sous le jaillissement baroque de l'eau et des pierres.* (C3, 138) (4).

Tristesse de Rome aussi avec ses rues trop hautes et trop tendues. C'est pourquoi les places y sont si belles, elles délivrent, le baroque triomphe alors du romain. (C3, 147) (4).

Pour Camus, l'architecture est une notion familière. Et après tout, la réflexion d'un auteur sur la structure de son œuvre littéraire est peut-être plus proche qu'il n'y paraît de la réflexion de l'architecte sur la structure du bâtiment qu'il élabore. Parmi ses amis, Camus compte quelques architectes dont Louis Miquel et Jean de Maisonseul. Avec eux, il visite des chantiers, réfléchit à leurs implantations.

En février 1955, après le tremblement de terre qui détruit Orléansville, il visite le chantier de reconstruction avec Jean de Maisonseul. Il observe à ce moment-là : *La jeune équipe d'architectes qui échappent à l'accablement parce qu'ils voient cette ville dans l'avenir.* (C3, 155) (4). Sensible aux conséquences que les chantiers entraînent, Camus ne peut se départir d'une certaine nostalgie : *J'avais toujours su que les ruines de Tipasa étaient plus jeunes que nos chantiers ou nos décombres. Le monde y recommençait tous les jours dans une lumière toujours neuve.* (II, 874) (5). Il perçoit, au-delà de la performance, le prix humain des grandes réalisations et des projets titanesques : *C'est une étrange et insupportable certitude que de savoir que la beauté monumentale suppose toujours une servitude, qu'elle est pourtant la beauté et qu'on ne peut pas ne pas vouloir la beauté et on ne peut vouloir la servitude ; la servitude n'en reste pas moins inacceptable. Peut-être est-ce pour cela que je mets au-dessus de tout la beauté d'un paysage, elle n'est payée d'aucune injustice et mon cœur y est libre.* (C3, 138) (4).

Avec la fin de la guerre, vient le temps de la reconstruction. Les villes voient peu à peu leur développement s'intensifier. L'extension se fait tentaculaire jusqu'à inverser le processus comme le fait remarquer Lewis Mumford quand il dit : « Autrefois les cités formaient de petits îlots dans l'immense surface des terrains agraires ; mais de nos jours, de plus en plus les terres cultivées apparaissent comme des îlots de verdure, entourés d'une marée montante d'asphalte, de brique ; de ciment et de pierre, qui couvre les sites, ou les rend impropres à tout autre usage que celui de futurs terrains à bâtir. » (659) (10). Face à cet engouement Camus s'inquiète : *Nous tournons le dos à la nature, nous avons honte de la beauté. [ ... ] Nous vivons ainsi le temps des grandes villes. Délibérément, le monde a été amputé de ce qui fait sa permanence. La nature, la mer, la colline, la méditation des soirs.* (II, 854) (5). New York, avec son gigantisme et sa prétention, tout comme les grands chantiers d'Oran, alimentent son propos : [New York] *Huit millions d'hommes, l'odeur de fer et de ciment, la folie des constructeurs, et cependant l'extrême pointe de la solitude.* (OC II, 690) (2).

*[Oran] L'homme, au milieu de ce chantier, attaque la pierre de front. Et si l'on pouvait oublier, un instant au moins, le dur esclavage qui rend possible ce travail, il faudrait admirer. Ces pierres, arrachées à la montagne, servent l'homme dans ses desseins. Elles s'accumulent sous les premières vagues, émergent peu à peu et s'ordonnent enfin suivant une jetée, bientôt couverte d'hommes et de machines, qui avancent, jour après jour, vers le large. Sans désespérer, d'énormes mâchoires d'acier fouillent le ventre de la falaise, tournent sur elles-mêmes, et viennent dégorger dans l'eau leur trop-plein de pierrailles. (II, 827) (5).*

Charles Edouard Jeanneret dit Le Corbusier est un des maîtres de l'architecture moderne. Dans les années 1940, il cherche une solution architecturale. Il propose comme base de travail *le Modulor*, système basé sur la section d'or qu'il établit dans les années quarante. Il le mettra en œuvre dans la période d'après guerre, à un moment où la reconstruction est une priorité évidente. Le Corbusier utilisera le Modulor dans la construction d'unités d'habitation dont *La Cité Radieuse* de Marseille (1 1). Camus ne peut rester insensible à une démarche qui met la mesure humaine au centre de l'édification de nouveaux bâtiments comme le faisaient les constructeurs des cathédrales. Il écrit un texte en hommage à ce célèbre architecte pour soutenir sa démarche, notamment lors de la réalisation de *La Cité Radieuse* dont les travaux commencés en 1947 s'achèvent en 1952 : *La cité est bâtie en ciment brut qui, au contraire du béton, retient la lumière. Le constructeur moderne retrouve ainsi en allant de l'avant, l'antique pierre des bâtisseurs. [Le bâtiment de La Cité Radieuse] Tel un prototype, image que Le Corbusier propose à l'avenir, et qu'il a bâti à la taille de l'homme, grâce à une mesure qu'il invente et qu'il appelle modulor. (12).*

La ville est le résultat d'un regroupement humain. Sa construction est due à la volonté des âmes qui l'habitent. Evoquer la cité sans parler des hommes donnerait une image rétrécie ou inanimée car : *Une manière commode de faire la connaissance d'une ville est de chercher comment on y travaille, comment on y aime et comment on y meurt. (OC II, 35) (5).* L'activité humaine en effet est une condition intrinsèque à la vie de la cité. Camus, là encore, observe, décrit les hommes au travail comme dans les loisirs. A l'inverse, pour dire la richesse des émotions et des sentiments que la ville peut réveiller en l'homme, il utilise la métaphore. La ville se fait alors île, labyrinthe, nécropole, bûcher, énigme, mémoire, arène ou corps : *Cadix enfin comme une arène noire et rouge où vont s'accomplir les meurtres rituels. (OC II, 321) (2).*

*[Tipasa] est aujourd'hui mon personnage et il me semble qu'à le caresser et le décrire, mon ivresse n'aura plus de fin. (OC I, 109) (1)*

L'agitation, la rumeur d'une ville comme celle d'Alger n'échappe pas à Charles Brouty qui fixe en croquis extraordinairement vivants la vie quotidienne du peuple de Bab el Oued et de la Marine (1 3). Dans *Le Premier Homme*, c'est avec les mots que Camus peint la vie quotidienne d'Alger et il la fait vibrer comme Brouty fait vibrer ses dessins : *[...] et ils filaient le long des entrepôts du boulevard Thiers, encaissaient en pleine figure l'odeur d'oranges qui sortaient de l'usine [...] et débouchaient enfin sur la rue Aumerat grouillante d'une foule enfantine qui, au milieu des conversations des uns et des autres, attendait l'ouverture des portes. (1 3 6) (6).*

Tout au long des arcades, les boutiques des commerçants se succédaient, marchands de tissus en gros dont les façades étaient peintes de tons sombres et dont les piles de tissu clair reluisaient doucement dans l'ombre, épiceries qui sentaient la girofle et le café, petites échoppes où des marchands arabes vendaient des pâtisseries ruisselantes d'huile et de miel, cafés obscurs et profonds où les percolateurs fusaient à cette heure-là [...] (197) (6).

Les héros de ces descriptions, ce sont les gens simples qui font l'âme de la cité : les travailleurs et les oisifs, les femmes et les enfants, les jeunes et les vieillards. Camus remarque cependant que chaque corps de métier s'exerce dans un périmètre bien déterminé dont il n'est pas si simple de s'affranchir. : *A chaque arrêt, le tram se vidait d'une partie de son chargement d'ouvriers arabes et français, se chargeait d'une clientèle mieux habillée à mesure qu'on allait vers le centre.* (196) (6). Pour aller au lycée, le jeune Camus quitte son quartier et traverse toute la baie d'Alger. Bien souvent, il ressent ce parcours comme un exil. Pour en parler, il emploie les termes de *séparation*, d'*ailleurs*, de *transplantation*. *Si bien que, leur journée finie, les deux enfants sentaient leur séparation à la porte même du lycée, ou, à peine plus loin, sur la place du Gouvernement, lorsque, quittant le groupe joyeux de leurs camarades, ils se dirigeaient vers les voitures rouges à destination des quartiers les plus pauvres. Et c'était bien leur séparation qu'ils sentaient, non leur infériorité. Ils étaient d'ailleurs, voilà tout.* (204) (6).

Camus attire notre attention sur un fait : l'appartenance à un quartier, à un milieu, n'est pas sans conséquences pour l'homme. Cela peut induire un comportement mais aussi une transformation physique : *Là, il se séparait pour la première fois de Pierre qui ne jouait pas, bien qu'il fût naturellement adroit : il devenait plus fragile, grandissant plus vite que Jacques, devenant plus blond aussi, comme si la transplantation lui réussissait moins.* (243) (6). Pourtant, le métissage, résultat de cette transplantation permanente des hommes qui, de tous les temps, se sont autorisés à quitter le lieu de leur origine, donne aux villes leur richesse, cette allure universelle, et ce mouvement permanent qui participe de la vie. Camus ne manque pas de le remarquer à Alger où il habite : *Et d'abord la jeunesse y est belle. Les Arabes, naturellement, et puis les autres. Les Français d'Algérie sont une race bâtarde, faite de mélanges imprévus. Espagnols, et Alsaciens, Italiens, Maltais, Juifs, Grecs enfin s'y sont rencontrés. Ces croisements brutaux ont donné, comme en Amérique, d'heureux résultats.* (II, 848) (5).

Comme il le note dans ses *Carnets* en été 49 lors de son voyage en Amérique du Sud : *Le long des maisons, une foule bigarrée de gauchos, de Japonais, d'Indiens métis et de notables élégants, dont les complets sombres paraissaient ici exotiques, circulaient à petits pas, avec des gestes lents.* (152) (7).

Comme on l'a vu, Camus est attentif aux hommes qui font la cité. Il note leurs origines, leurs déplacements, leurs lieux d'habitation. Dans ce contexte, on comprendra qu'il s'attarde à peindre certains métiers qu'il a mieux connus ou qui l'ont marqué ainsi que les loisirs partagés. Sans cela, le tableau ne serait pas complet.

Issu d'un milieu très simple, Camus observe les ouvriers et les travailleurs qu'il côtoie dans son quartier ou au port. Dans le milieu où il vit, on prend contact très tôt avec le monde du travail. Tous les jeudis, en effet, le jeune Camus aide son oncle Etienne qui est ouvrier tonnelier : *Il ne refusait pas le travail, bien que rien ne remplaçât pour lui la mer et les jeux de Kouba. Mais le vrai travail pour lui était celui de la tonnellerie par exemple, un long effort musculaire, une suite de gestes adroits et précis, des mains dures et légères, et on voyait apparaître le résultat de ses efforts : un baril neuf, bien fini, sans une fissure, et que l'ouvrier alors pouvait contempler.* (246) (6). Ainsi, il s'attarde à peindre les ouvriers, les dockers, les cireurs de chaussures, les conducteurs de tram. Bref, de nombreux travailleurs qu'il croise quotidiennement : *Il pensait à ces soirs sur Alger où monte dans le ciel vert le bruit des hommes sortant des fabriques à l'appel des sirènes.* (OC I, 1192) (2).

*Pendus le long d'une même corde contre le flanc de la falaise, des dizaines d'hommes, le ventre appuyé aux poignées des défonceuses automatiques, tressaillent dans le vide à longueur de journées.* (II, 827) (5).

*Sur les vastes quais, le soleil faisait le vide, sauf autour des bateaux qui venaient d'accoster, le flanc contre le quai, et autour desquels s'agitaient les dockers, vêtus d'un pantalon bleu*

*retroussé au mollet, le torse nu et bronzé, et sur la tête un sac qui recouvrait les épaules jusqu'aux reins et sur lequel ils chargeaient les sacs de ciment, de charbon ou les colis à l'arête tranchante. Ils allaient et venaient sur la passerelle qui descendait du pont sur le quai ou bien entraient directement dans le ventre du cargo par la porte grande ouverte de la cale. (249) (6).*

*Les rues d'Oran nous renseignent enfin sur les deux plaisirs essentiels de la jeunesse locale : se faire cirer les souliers et promener ces mêmes souliers sur le boulevard.[...] Juché sur de hauts fauteuils, on pourra goûter alors cette satisfaction particulière que donne, même à un profane, le spectacle d'hommes amoureux de leur métier comme le sont visiblement les cirleurs oranais. (II, 816) (5).*

*Les conducteurs, qui seuls avaient le droit de manier ce levier, à qui un écriteau placé au-dessus d'eux interdisait de parler, jouissaient auprès des deux enfants du prestige des demi-dieux. Ils portaient un uniforme presque militaire et une casquette à visière de cuir bouilli, sauf les conducteurs arabes qui portaient une chechia. (194) (6).*

Aux Etats-Unis, Camus en traversant New York constate avec étonnement que les travailleurs manuels portent des gants : *Ce sont des détails qui me frappent : que les ramasseurs d'ordures portent des gants, [...] (29) (7).* Ce détail devait être significatif car il est jugé suffisamment intéressant pour faire l'objet d'une photo pleine page dans un livre des années 30 intitulé *New York aux sept couleurs*. La légende de la photo précise « Ouvrier américain travaillant avec ses gants. » (Pl. IX) (14). Afin de protéger l'homme, la modernité introduit dans les métiers manuels l'usage des gants exclusivement réservé jusqu'alors aux aristocrates et aux riches. Elle crée ainsi une césure entre la main et l'objet, qui préfigure une nouvelle époque dans laquelle les liens millénaires tissés entre l'homme, l'outil et la matière se brisent.

L'évocation des hommes à travers le labeur permet de mesurer la manière dont ils vivent. Elle est cependant incomplète et inexacte si elle se contente de décrire le travail sans aborder les loisirs. Et Camus n'y manque pas, car comme l'écrit René-Jean Clot « nous jouions ferme dans l'Alger heureux des années de 1935-1936 » (30) (15) : *Devant une petite baraque au parfum de vernis et d'anisette, des hommes buvaient et des acrobates arabes en maillot rouge sur les dalles brûlantes tournaient et retournaient leurs corps devant la mer où bondissait la lumière. Sans les regarder, les dockers portant les sacs s'engageaient sur les deux planches élastiques qui montaient du quai sur le pont des cargos. (OC I, 1108) (2).*

Dans cet extrait de *La Mort heureuse*, les hommes se côtoient, se croisent, mais ne se voient pas. On passe en un coup d'œil des corps au repos des hommes qui se désaltèrent aux corps disciplinés jusqu'à en souffrir des acrobates pour s'arrêter sur les corps fourbus des dockers. Et puis nous voilà projeté dans le monde des loisirs. Camus évoque les plaisirs sportifs, le cinéma, les dancings, les banquets : *Avec les mordus du football, il se précipitait dans la cour cimentée, encadrée sur les côtés d'arcades à gros piliers (sous lesquelles les forts en thèmes et les sages se promenaient en bavardant), ... courant éperdument la balle au pied, pour éviter l'un après l'autre un arbre et un adversaire, il se sentait le roi de la cour et de la vie. (205) (6).*

*J'ai pris le tram pour aller à l'établissement de bain du port. Là, j'ai plongé dans la passe. [...]*

*Nous sommes restés longtemps sur la bouée, à moitié endormis. Quand le soleil est devenu trop fort, elle a plongé et je l'ai suivie. Je l'ai rattrapée, j'ai passé ma main autour de sa taille et nous avons nagé ensemble. (OC I, 15 1) (1).*

*A la plage Padovani, le dancing est ouvert tous les jours. Et dans cette immense boîte rectangulaire ouverte sur la mer dans toute sa longueur, la jeunesse pauvre du quartier danse jusqu'au soir.* (OC I, 120) (1).

*Une société de boulomanes et les banquets des «amicales», le cinéma à trois francs et les fêtes communales suffisent depuis des années à la récréation des plus de trente ans.* (OC I, 122) (1).

Faire le portrait d'un homme n'est pas chose facile, et il est tout aussi difficile de décrire une cité, corps mouvant, insaisissable ; « à l'origine, c'est un noyau social infime, puis elle connaît les étapes complexes de la maturité, enfin elle vieillit, elle s'effrite. Ses origines sont obscures. » (9) (10) explique Lewis Mumford. Quant à Camus, voici ce qu'il dit de Djémila : *Des hommes et des sociétés se sont succédé là ; des conquérants ont marqué ce pays avec leur civilisation de sous-officiers. Ils se faisaient une idée basse et ridicule de la grandeur et mesuraient celle de leur Empire à la surface qu'il couvrait. Le miracle, c'est que les ruines de leur civilisation soient la négation même de leur idéal.* (OC II, 115) (5).

Si l'on met en parallèle New York et Djémila ou Mycènes, ce sont, à première vue, des villes que tout oppose. La première, en effet, est une cité récente qui vit et se développe dans le présent. Les deux autres s'inscrivent dans plusieurs strates d'histoire et leur présent n'est dû qu'à leur passé.

Dans les textes de Camus, New York et Djémila ébranlent tout autant l'homme. Elles dégagent toutes deux une présence et une puissance qui s'imposent avec force : *C'est ainsi pour finir que je porte New-York en moi, comme on véhicule dans l'œil un corps étranger, insupportable et délicieux, avec des pleurs d'attendrissement et des rages à tout nier.*

*Peut-être est-ce là ce que l'on appelle la passion.* (OC II, 692) (2).

*Et, je ne sais pourquoi, devant ce paysage raviné, devant ce cri de pierre lugubre et solennel, Djémila, inhumaine dans la chute du soleil, devant cette mort de l'espoir et des couleurs [...]* (OC I, 114) (1).

*Ce grand cri de pierres que Djémila jette entre les montagnes, le ciel et le silence, j'en sais bien la poésie : lucidité, indifférence, les vrais visages du désespoir ou de la beauté.* (OC I, 115) (1). Cette similitude autorise-t-elle à envisager New York comme une projection du passé glorieux de cités telles que Djémila ou Mycènes et inversement Djémila ou Mycènes comme le futur inévitable de mégapoles telles que New York ? Cette réflexion nous conduit à méditer l'interrogation de Lewis Mumford ? « Entre l'Utopie et la Nécropole, nous reste-t-il encore un choix [...] ? » (9) (10). : *[NewYork] Dans la brume grise, les gratte-ciel devenus blanchâtres se dressent comme les gigantesques sépulcres d'une ville de morts, et semblent vaciller un peu sur leurs bases.* (OC II, 690) (2).

*[Djémila] Lorsque surgit enfin sur un plateau aux couleurs éteintes, enfoncé entre de hautes montagnes, son squelette jaunâtre comme une forêt d'ossements, Djémila figure alors le symbole de cette leçon d'amour et de patience qui peut seule nous conduire au cœur battant du monde.* (OC I, 111) (1).

*[Mycènes] Du haut de la forteresse la plaine jusqu'à Argos et la mer. Le royaume d'Agamemnon n'a pas plus de dix kilomètres et cependant les proportions en sont telles que jamais plus vaste royaume ne s'est étendu sous le soleil. Mycènes ruinée entre ses deux hauts rochers, ceinturée d'énormes blocs, sous une lumière qui devient ici terrible, est aujourd'hui la reine farouche de cette terre inoubliable.* (C3, 163) (4).

Grâce à ce qu'elle conserve, accumule, mêle, croise et entrecroise, la ville est mémoire « par ses édifices et ses institutions, par l'art et la littérature qui sont mieux encore à l'épreuve du temps, la cité unit en une trame continue le passé, le présent et l'avenir. » (131) (10). Sa mémoire la nourrit. C'est bien ce que fait remarquer Camus quand il écrit : *Paris est souvent*



*un désert pour le cœur, mais à certaines heures, du haut du Père-Lachaise, souffle un vent de révolution qui remplit soudain ce désert de drapeaux et de grandeurs vaincues.*

*Les villes que l'Europe nous offre sont trop pleines des rumeurs du passé. Une oreille exercée peut y percevoir des bruits d'ailes, une palpitation d'âmes. On y sent le vertige des siècles, des révolutions, de la gloire. On s'y souvient que l'Occident s'est forgé dans les clameurs. Cela ne fait pas assez de silence. (II, 813) (5).*

*Une terrible rumeur montait alors des pierres et des toits. Dans le ciel tranquille de Paris, elle rejoignait enfin l'interminable vocifération de l'Histoire. (16).*

D'autre part, avec ses artères et sa circulation, son centre et sa périphérie, ses angles et ses courbes, ses esplanades et ses recoins, la ville et son évolution peuvent se percevoir comme un corps humain. Et comme tout être humain, la ville respire, bouge, grandit, aime. On retrouve souvent ce rapprochement dans les textes de Camus : *La lumière de Rome est ronde au contraire, luisante et souple. Elle fait penser à des corps, à l'opulence des chairs heureuses, à la vie réussie. (C3, 140) (4).*

*[Alger] [ ...] la baie aux bras tendus [ ...] (OC I, 1154) (1).*

*[Oran] Et la ville respira. (OC II, 45) (2).*

*[Turin et Nietzsche] Je le rencontre mieux dans la ville dont je comprends, malgré le ciel bas, qu'il l'ait aimée et pourquoi il l'a aimée. (C3, 132) (4).*

Récemment, à l'occasion d'une exposition intitulée *L'homme paysage*, présentée à Lille, la revue *Sciences Humaines* a montré une réalisation du début des années 1970 par l'architecte Ricardo Porro. Il s'agit de la maquette d'un village de vacances en forme de corps humain. La même revue cite un extrait de texte de François Roustang qui semble faire écho à la pensée de Camus : « Vous êtes l'une des terminaisons nerveuses de ce corps qui est une ville, vous êtes au creux de cet entrelacs d'une multitude d'impulsions, et vous en percevez l'énergie, la substance, vous vivez la croissance de ce corps qui est une ville comme un prolongement de votre corporalité... » (14) (17).

Ouverture et enfermement, l'image même de la ville s'inscrit dans cette perception chez Camus. L'enceinte, l'île, la muraille, la cage, la cloche, la ceinture, la prison, le labyrinthe sont autant de mots qu'il utilise pour en parler : *[Oran] Cette ville déserte, blanchie de poussière, saturée d'odeurs marines, toutes sonores des cris du vent, gémissait alors comme une île malheureuse. (OC II, 150) (2).*

*La pluie verticale et lourde d'Alger. Incessante. Dans une cage. (C3, 219) (4).*

*Le soir dîner avec L. M. Du haut du Plaza, j'admire l'île couverte de ses monstres de pierre (36) (7).*

*[ ...] et New-York redevient la grande ville, prison le jour, bûcher la nuit (OC II, 691) (2).*

*Gardhaïa et les villes saintes dans leur ceinture de collines vertes ocrées, elles-mêmes bardées de murailles rouges. (C3, 69-70) (4).*

L'homme doit découvrir, conquérir le cheminement qui le conduira vers l'issue du labyrinthe que représente la ville : *A New York, certains jours, perdu au fond de ces puits de pierre et d'acier où errent des millions d'hommes, je courais de l'un à l'autre, sans en voir la fin, épuisé, jusqu'à ce que je ne fusse plus soutenu que par la masse humaine qui cherchait son issue. (II, 879) (5).*

Le labyrinthe annonce quelque chose de sacré qui ne s'atteint qu'au terme d'une initiation. Camus, d'ailleurs, emploie le terme d'*initié* dans le *Minotaure*. Le centre, l'axe à trouver est mouvement de l'un vers le multiple, de l'intérieur vers l'extérieur, de soi vers le monde et inversement. Dans cette perspective Camus fait une proposition : utiliser le Mythe comme

référence, comme appui, comme aide à la réflexion : *[Oran] Voilà, peut-être, le fil d'Ariane de cette ville somnambule et frénétique. On y apprend les vertus, toutes provisoires, d'un certain ennui. Pour être épargné, il faut dire « oui » au Minotaure. C'est une vieille et féconde sagesse.* (II, 831) (5).

En octobre 1941, Camus commence l'écriture du *Minotaure* dans lequel il fait ouvertement référence au mythe, contrairement à d'autres de ses textes comme *L'Etranger* où « Ces mythes peuvent ne pas apparaître tout de suite dans une forme déterminée ; ils peuvent se montrer diffus, projetant sur l'œuvre entière une clarté sourde, [...] » (86) (18). : *Mais vous ne pouvez croire l'isolement que l'on trouve à Oran. C'est un labyrinthe fauve et brûlant. Au détour de chaque rue les Oranais trouvent leur Minotaure : c'est l'ennui.* (59) (3).

*Oran est un grand mur circulaire et jaune, recouvert d'un ciel dur. Au début, on erre dans le labyrinthe, on cherche la mer comme le signe d'Ariane.* (II, 818) (5).

L'image du labyrinthe si elle jalonne le récit du *Minotaure* ne connote pas la seule ville d'Oran. Camus, en effet, reprend cette image à plusieurs reprises et notamment pour les villes d'Alger et New York : *[Alger] A travers les semaines et les mois, le soleil, de plus en plus fixe, de plus en plus chaud, avait séché, puis desséché, puis torréfié les murs, broyé les enduits, les pierres et les tuiles en une fine poussière qui, au hasard des vents, avait recouvert les rues, les devantures des magasins et les feuilles de tous les arbres. Le quartier entier devenait alors, en juillet, comme une sorte de labyrinthe gris et jaune, [...] (237) (10). [New York] Impression d'être pris au piège de cette ville et que je pourrais me délivrer des blocs qui m'entourent et courir pendant des heures sans rien retrouver que de nouvelles prisons de ciment, sans l'espoir d'une colline, d'un arbre vrai ou d'un visage bouleversé.* (49) (7).

Venise et Amsterdam corroborent elles aussi l'idée de la ville fermée, secrète, repliée sur elle-même, villes qui induisent une difficulté respiratoire et l'on sait combien cela est significatif pour un homme atteint de tuberculose. Camus pour en parler utilise des termes forts tels que *piège, sans issue, cercles de l'enfer* : *Venise était toujours cernée, pendant que, nous cherchions seulement à respirer une fois de plus, [...]*

*La chaleur lourde et morte comme une énorme éponge écrasait la lagune, coupait la retraite du côté du Pont de la Liberté et, installée au-dessus de la ville, pesait sur elle, obstruant les issues des rues et des canaux, remplissant tout l'espace libre entre les maisons rapprochées. Nulle porte de sortie, nulle échappée, un piège de chaleur où il fallait vivre et tourner en rond.* (C3, 269) (4).

*La Hollande est un songe, monsieur, un songe d'or et de fumée, plus fumeux le jour, plus doré la nuit, et nuit et jour ce songe est peuplé de Lohengrin comme ceux-ci, filant rêveusement sur les noires bicyclettes à hauts guidons, cygnes funèbres qui tournent sans trêve dans tout le pays, autour des mers, le long des canaux. Ils rêvent, la tête dans leurs nuées cuivrées, ils roulent en rond, ils prient, somnambules, dans l'encens doré de la brume, ils ne sont plus là.* (I, 1482) (5).

Dans son commentaire sur *La Chute*, Denis Merle remarque : « Dans Amsterdam aux canaux concentriques sans issue, puisque circulaires, Clémence mène son interlocuteur, en suivant un itinéraire symbolique de la même manière que le poète latin Virgile dans *La Divine Comédie* guide Dante à travers l'enfer » (7) (19). En effet il semble plausible de souscrire à cette hypothèse en écoutant Clémence dire : *Avez-vous remarqué que les canaux concentriques d'Amsterdam ressemblent aux cercles de l'enfer ? L'enfer bourgeois naturellement peuplé de mauvais rêves.* (I, 1483) (5).

Maurice Weyembergh note à ce propos que « l'obsession du clos a sensibilisé Camus aux camps et au totalitarisme des sociétés qui les produisent et qu'il les a perçus comme la

réalisation la plus achevée de l'enfermement » (1 90) (20). Camus « n'a pas reculé devant la comparaison entre les sociétés et les camps nazis et soviétiques » (192) (20) et s'il rapproche les camps de concentration conçus par l'homme d'une catastrophe naturelle comme celle qu'a connue Pompéi au premier siècle de notre ère, n'est-ce pas parce que dans les deux cas les victimes sont des innocents ? : *Au retour de ce Buchenwald précieux qu'est Pompei, goût de cendre et de fatigue aussi grandissante.* (C3, 146) (5).

Au fil des textes de Camus, nous avons porté notre regard sur divers aspects de l'architecture, regard panoramique ou description précise d'un bâtiment, construction harmonieuse ou prétentieuse ; conglomérat d'influences et de styles prenant appui sur le passé ou se projetant dans le futur. Nous avons regardé l'homme se mouvoir dans ces cités, dans le labeur comme dans les loisirs. Enfin nous avons choisi quelques métaphores récurrentes dans l'œuvre pour évoquer la ville. Métaphores qui donnent à réfléchir sur l'évolution de la forme que l'homme donne à la cité sachant que celle-ci le modèlera à son tour. Alors, quand Lewis Mumford écrit : « Parvenus à la période moderne, nous constaterons que la société urbaine est placée devant un choix crucial. [ ... ] Il appartient [aux hommes] en fait de diriger leurs efforts vers l'accomplissement de la plus profonde valeur humaine ; ou sinon, de subir l'automatisme des forces qu'ils ont eux-mêmes déclenchées [ ... ] entraînant la disparition progressive des sentiments, des émotions, de l'audace créatrice et, en fin de compte, de la conscience.» (10) (10). Ces réflexions font écho à la pensée de Camus quand il écrit : *Prisonnier de son royaume, la ville stérile sculptée dans une montagne de sel, séparée de la nature, privée des floraisons fugitives et rares du désert, soustraite à ces hasards ou ces tendresses, [ ... ] la ville de l'ordre enfin, angles droits, chambres carrées, hommes roides, je m'en fis librement le citoyen haineux et torturé, je reniai la longue histoire qu'on m'a enseignée.* (II, 15 89) (5)

*Mais l'innocence a besoin du sable et des pierres. Et l'homme a désappris d'y vivre. Il faut le croire du moins, puisqu'il s'est retranché dans cette ville singulière où dort l'ennui. Cependant c'est cette confrontation qui fait le prix d'Oran.* (II, 829) (5)

Ainsi, les parcours ébauchés avec Camus dans les villes où il a vécu, voyagé, séjourné, permettent de définir une "géographie camusienne". L'impact physique que produit cette géographie ouvre à l'homme un champ philosophique. La cité est énigme, elle cache un fil d'Ariane qui invite à s'interroger sur un positionnement personnel entre exil et osmose, passé et futur, mémoire et amnésie pour s'inscrire dans le présent *et il faut y apprendre peu à peu à se redresser et à voir.* (C3, 137) (5) pour trouver la juste mesure, *cette admirable volonté de ne rien séparer ni exclure qui a toujours réconcilié et réconciliera encore le cœur douloureux des hommes et les printemps du monde.* (II, 844) (5). Sinon, nous n'aurons d'autres choix que de rallier la mer avec les insurgés : *O vague, ô mer, patrie des insurgés, voici ton peuple qui ne cédera jamais. La grande lame de fond, nourrie dans l'amertume des eaux, emportera vos cités horribles.* (OC II, 366) (2).

Marcelle Mahasela ( 21,

## Notes :

1. Albert Camus. *Œuvres complètes I*, 1931-1944 . Edition publiée sous la direction de Jacqueline Levi-Valensi Paris : Gallimard, 2006. (Bibliothèque de la Pléiade)
2. Albert Camus. *Œuvres complètes II*, 1944-1948. Edition publiée sous la direction de Jacqueline Levi-Valensi Paris : Gallimard, 2006. (Bibliothèque de la Pléiade)
3. Albert Camus - Jean Grenier. *Correspondance*, 1932-1960. Paris : Gallimard, 1981
4. Albert Camus. *Carnets III*, mars 1951-décembre 1959. Paris : Gallimard, 1989.
5. Albert Camus. *Essais II*. Introduction par Roger Quilliot. Edition établie et annotée par Roger Quilliot Paris : Gallimard, 2000. (Bibliothèque de la Pléiade)
6. Albert Camus. *Le Premier Homme*. Paris : Gallimard, 1994. (Cahiers Albert Camus, 7)
7. Albert Camus. *Journaux de voyage*. Présentation et notes de Roger Quilliot Paris : Gallimard, 1978
8. Olivier Todd. *Albert Camus, une vie*. Gallimard, 1996.
9. Albert Camus. *Théâtre, récits, nouvelles I*. Edition établie et annotée par Roger Quilliot et Louis Faucon Paris : Gallimard, 2002. (Bibliothèque de la Pléiade)
10. Lewis Mumford. *La Cité à travers l'histoire*. Seuil, 1964.
11. Iannis Xenakis. *Musique de l'architecture*. Textes, réalisations et projets architecturaux choisis, présentés et commentés par Sharon Kanach. Editions Parenthèses, 2006.
12. Albert Camus. *Cité radieuse*. Hommage à Le Corbusier. S.d. Fonds Camus.
13. Charles Brouty, 1897-1984, s'installe à Alger en 1922. Ses dessins ont illustré des journaux comme *L'Echo d'Alger* et les textes de nombreux auteurs dont Robert Randau, Lucienne Favre etc. Il reçoit le grand prix artistique de l'Algérie en 1954
14. Yvon Lapaquellerie. *New-York aux sept couleurs*. Paris : Librairie Valois, 1930. (Capitale du monde nouveau)
15. *Simoun* 31. « Camus l'algérien ». [1960] René-Jean Clot. « Camus ».
16. Albert Camus. *Les silences de Paris*. S.d. Fonds Albert Camus
17. *Sciences humaines* (revue), décembre 2006. Exposition octobre 2006-janvier 2007. L'homme paysage. Palais des Beaux-Arts, Lille, 2006. Cette exposition présente les relations entre le corps humain, le paysage et son environnement. Référence à un texte de François Roustang. [Le corps habité]. 2005
18. *Hommage à Albert Camus*. Franz Hellens. « Le mythe chez Albert Camus ». Paris : Gallimard, 1967
19. Denis Merle. *La Chute d'Albert Camus*, 40 questions, 40 réponses, 4 études. Ellipses, 1997. (40/4)
20. Maurice Weyembergh. *Albert Camus ou la mémoire des origines*. Paris : Université de Boeck, 1998. (Le point philosophique)
21. Marcelle Mahasela est responsable du fonds Albert Camus où a été présentée l'exposition « Les villes d'Albert Camus : architectures, activités, métaphores » Cité du livre à Aix-en-Provence. Janvier-mai 2007

## Actualité camusienne

Nous remercions Marcelle Mahasela pour son amicale collaboration.

### Dossier de presse

- Le Point 12 janvier 2006 : le Camus de Rondeau
- Bulletin des amis d'Orange : mai-août 2006 : *Château et village de Lourmarin* par Christian Devalque.
- Transfuge, septembre-octobre 2006 : Yehoshua Kenaz. *La plume entre deux terres* par Myriam Anissimov.
- Livres-Hebdo, 29 septembre 2006: à propos du livre *Ce que peut la littérature* par Alain Finkielkraut.
- Times literary supplement, septembre 2006 : Absurdity in aspic by Robin Buss.
  
- Le Monde, 8-9 octobre 2006: Des manuscrits de Camus chez Sotheby's.
- Le Monde des livres, 13 octobre 2006 : Une histoire de lectures et de sentiments, par Mona Ozouf.
- La Provence, 14 octobre 2006 : Toute l'histoire de Mondovi, village natal d'Albert Camus.
- Géo, octobre 2006 : Algérie
- Lire, octobre 2006 : A propos du livre *Ce que peut la littérature*, par Alain Finkielkraut
- Livres-Hebdo, octobre 2006 : publicité pour la collection *Destins* chez Mengès où a été publié le livre de Daniel Rondeau sur Albert Camus.
  
- Figaro Littéraire, 2 novembre 2006 : à propos de *Albert Camus ou la fatalité des natures* de Frédéric Musso.
- Nouvelles Clés, automnes 2006 : Une spiritualité sans Dieu ? Rencontre avec André Comte-Sponville.
  
- Le Monde des livres, 15 décembre 2006 : un essai lumineux de Jean Daniel : *Que dirait Camus ?* par Franck Nouchi.
- Matricule des anges, octobre 2006 : annonce pour le 1<sup>er</sup> octobre 2006, coup d'envoi pour *Une saison de Nobel* au théâtre Mouffetard à Paris. Camus, le 22 mai.
  
- Le Nouvel Observateur, 11-17 janvier 2007 : publicité pour le livre de Jean Daniel.
- La Croix, 3 janvier 2007 ; le livre du jour : *Avec Camus. Comment résister à l'air du temps*
- La Croix, 25 janvier 2007 ; Marque-page, *Camus et l'homme sans Dieu* d'Arnaud Corbic.
- Transfuge, janvier-février 2007 ; Débat : A quoi sert la littérature ? Réponse à Alain Finkielkraut
  
- Livres-Hebdo, février 2007 n°678 : Sur les traces de René Char
- Aix en dialogue, février 2007 : Vers la nouvelle cité du livre.
- Le Figaro littéraire, 22 février 2007 : En voiture avec le fantôme de Camus. Bernard Morlino rapporte que la Traction Avant de l'écrivain a été mise aux enchères 47 ans après sa mort.

- Elle, 26 février 2007 : La bibliothèque idéale de Raphaël Enthoven
- TGV magazine Mars : Les leçons de Camus.
- Le Matricule des anges, n°80 mars 2007 : Revues, en bref.
- Le Figaro, 1 mars 2007 : En chemin avec René Char.
- La Provence, 4 mars 2007 : A la rencontre d'Albert Camus.
- Le Monde des livres, 16 mars 2007 : *Avec Camus. Comment résister à l'air du temps* .
- La Pensée de Midi, 2 à mars 2007 : Editorial : *Avec Camus* , par Thierry Fabre et Entretien avec Jean Daniel.

### **Livres dans lesquels il est question de Camus :**

- Alain Finkielkraut. *Ce que peut la littérature*. Stock/Panama, 2006
- Karima Ouadia. *Albert Camus adaptateur de théâtre*. Le Manuscrit, 2006.
- Peter Dunwoodie. *Une histoire ambivalente Camus/Dostoïevski* . Nizet.
- Jean Daniel. *Comment résister à l'air du temps*. Gallimard, 2006.
- Louis Gruel. *Pierre Bourdieu illusionniste*. Presses universitaires de Rennes, 2006.
- Frédéric Musso. *Albert Camus ou la fatalité des natures*. Gallimard, 2006.



### **Vente du manuscrit du Mythe de Sisyphe chez Sotheby's, octobre 2006.**

Le manuscrit du *Mythe de Sisyphe* a été vendu la première semaine d'octobre chez Sotheby's France, avec d'autres lots concernant Camus, qui appartenaient au collectionneur Fred Feinsilber. Cette vente présentait aussi des éditions originales, splendidement reliées, par exemple *L'Envers et l'endroit*, Alger, Charlot 1937 in 8' pour ne citer que cet ouvrage. Il est à signaler aussi le manuscrit autographe et tapuscrit signé [1943] 16 pages in 4', version complète et définitive du texte sur Kafka écarté du *Mythe de Sisyphe* en 1942 chez Gallimard du fait de la censure allemande mais qui paraîtra dans *L'Arbalète*, revue résistante et clandestine puisque publié dans le numéro de 1943 (les armées allemandes avaient envahi la zone sud en novembre 1942, en représailles du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord peu de temps avant. Les notices dans le catalogue de cette vente sont rédigées par Marie-Louise Audin, professeur émérite à l'université de Montpellier III. Celui-ci édité en deux volumes doit être toujours en vente au prix de 60 € au siège de Sotheby's : 76 rue du faubourg Saint Honoré, Paris 75008. Cette vente a été signalée par un article signé Roxana Azimi, dans *Le Monde* du dimanche 8 –lundi 9 octobre 2006, illustré d'une très belle photo de Henri Cartier Bresson : vendue là sous la forme d'une carte postale, annotée par le photographe (1947), celle-là même qui figure sur la couverture de la biographie d'Olivier Todd. Mme Azimi écrit en fin d'article : « la vente dévoile aussi certains aspects méconnus de Camus. Estimé entre 4000 et 5000 €, la correspondance avec le comédien Jean-Louis Barrault révèle la passion de l'écrivain pour le théâtre ». Révélation pour Roxana Azimi, mais certes pas pour les personnes qui connaissent l'œuvre et le parcours de Camus. Elle est journaliste et critique d'art, et de ce fait pas spécialiste de Camus ; mais dans ce cas on pourrait l'inciter à la prudence dans de telles affirmations.

Annie Cholley-Kerrec.

## Manifestations camusiennes

### Passées...

◆ **Le 4eme salon du livre de Chaumont Méditerranée**, du 22 au 26 novembre 2006 était consacré à L'Arménie et à *L'Exil et le royaume* : l'Algérie d'Albert Camus

◆ **A l'Institut français de Madrid**, du 11 au 14 décembre 2006, a eu lieu un colloque sur Les intellectuels européens et la guerre d'Espagne

◆ Avignon, du 14 au 18 janvier 2007 le Théâtre du Balcon a représenté *Caligula* de Camus, dans une mise en scène de Laurent Ziveri.

◆ **Le 25 janvier 2007, Jean Daniel** était « l'invité du trimestre » à l'I.M.A. pour parler de son livre *Avec Camus, comment résister à l'air du temps*. Il était accompagné d'Hélène Cixous et du comédien Fabrice Luchini.

◆ 8 février 2007 à Toulouse, Brasserie Flo : « Le chant profond d'Albert Camus » de Jean-Louis Saint-Ygnan.

◆ « Les Pieds Noirs, histoires d'une blessure », film réalisé par Gilles Pérez, en collaboration avec Karine Bonjour, a été projeté en avant première le 22 février 2007 au Pasino d' Aix en Provence. Ce documentaire retrace l'histoire des Européens d'Algérie de 1830 à nos jours.

◆ Le 22 février à l'Ecole Supérieure d'Art d' Aix en Provence Benammar Médiène, écrivain sociologue, a animé une conférence débat consacrée à Albert Camus- Kateb Yacine : « Expressions symbolique et engagement politique ».

◆ **Colloque international  
La Méditerranée...de A[udisio] à R[oy]  
Hommage à l'Ecole d'Alger**  
Les 8, 9, 10 mars 2007  
Université Paul Valéry, Montpellier III

Dans le cadre de ce colloque, au Théâtre Pierre-Tabard Lakanal a eu lieu une représentation exceptionnelle de *L'Etranger* d'Albert Camus, dans une mise en scène d'Avner Pérez. Le Théâtre du Passant a présenté la pièce d'Emmanuel Roblès *Un château en Novembre*, mise en scène par Denise Gaujoux. L'exposition « Armand Guibert, le poète nomade » conçue par les étudiants de l'Atelier Guibert a été inaugurée le 8 mars 2007, après la signature de la convention de donation du legs Armand Guibert.

**COLLOQUE INTERNATIONAL ET INTERDISCIPLINAIRE  
ALBERT CAMUS**

**LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE**

**Les 29 et 30 mars 2007** Ecole normale supérieure,  
45 rue d'Ulm, 75005 Paris

Un compte-rendu paraîtra dans le bulletin d'octobre.

**+ Albert Camus contemporain, 10-11 mai 2007, Dunkerque, Amphithéâtre de visio-conférence**

Cette « Nouvelle Rencontre du Littoral » est organisée par Dolorès Lyotard (Université du Littoral-Côte d'Opale) avec le soutien du HLLI Centre de Recherche « Modalités du fictionnel » et de la « Revue des Sciences Humaines ». « Je ne suis pas moderne », jetais Camus en manière de défi. C'est que le classicisme tragique de l'écrivain – sa plainte austère, sa lumière nue et distante – donnait alors le vrai ton, pour beaucoup inentendu, de notre modernité après Auschwitz. En alerte nouvelle, la révolte et la méditation de Camus valaient de s'inscrire depuis le nihilisme dont, sous le nom d'absurde, il fit le diagnostic et la généalogie sans concevoir de s'y soumettre, d'y sacrifier la joie d'exister ou, à l'inverse, d'en accommoder le désastre sous quelque promesse de rédemption historique ou messianique.

Albert Camus fut de ceux qui prirent la mesure d'un âge dominé par le régime rationnel d'une terreur justifiant le mal au titre d'un sens de l'Histoire et voulut que tel sujet impliquât non seulement la pensée et l'action des hommes mais l'idée même du poème, de la littérature à venir.

Aujourd'hui, l'actualité et la pérennité de l'oeuvre de Camus constituent un événement de turbulence qui fait symptôme pour notre époque, lequel nous oblige non seulement à interroger à nouveaux frais le sens de notre temps contemporain mais commande de requalifier cet « indéductible du monde », à quoi depuis toujours se voue l'art le plus exigeant.

**Jeudi 10 mai**

9h45. Camus, l'absurde et la fin de l'histoire

Philippe Sabot, Maître de conférences – Université de Lille 3

10h30. Camus et le lien de la division

Martin Mégevand, Maître de conférences – Université de Paris VIII

11h30. La tentation du "Tout est permis". Camus entre détour et retour

Maurice Weyembergh, Professeur émérite – Université libre de Bruxelles

14h30. Défense et illustration de "La pensée de midi"

Raymond Gay-Crosier, Professeur émérite – Université de Floride (Gainesville)

15h15. Le dernier Camus et la Méditerranée

David R. Ellison, Professeur – Université de Miami

16h15. Ponge et Camus : un dialogue désaccordé

Gérard Farasse, Écrivain, Professeur – Université du Littoral Côte d'Opale

17h. Imaginaires tragiques : Camus lecteur de Sartre

Aliocha Wald Lasowski, Enseignant – Université de Lille III

**Vendredi 11 mai**

9h30. Les strates de la mémoire dans « Le Premier Homme »

Pierre-Louis Rey, Professeur émérite – Université de Paris III



1 0h 15. Lectures de « Noces »  
Nabile Farès, Écrivain et psychanalyste – Paris  
11 h 1 5. Albert Camus, la voix incendiée  
Gérald Sfez, Essayiste, enseignant– Khâgne classique, Lycée Masséna de Nice  
14h30. Camus et l'infanticide  
Philippe Forest, Écrivain, Professeur – Université de Nantes  
15h 15. Camus et la phénoménologie  
Richard Zrehen, Essayiste, éditeur – Paris  
16h1 5 : Albert Camus, la prose du jour  
Dolorès Lyotard, Maître de conférences – Université du Littoral Côte d'Opale

## **Présentes...**

+ Les Justes d'Albert Camus, mise en scène : Guy-Pierre Couleau

à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet du 26 avril au 26 mai 2007

Retrouvez toutes ces informations, les dossiers de presse complets des spectacles sur le site [www.athenee-theatre.com](http://www.athenee-theatre.com)

Location : 01 53 05 19 19 [www.athenee-theatre.com](http://www.athenee-theatre.com)

(communiqué de presse - février 2007)

+ Exposition du **Centre Albert Camus à Aix en Provence** : Les villes d'Albert Camus : architectures, activités, métaphores .

**Février-mai 2007 Mardi-vendredi 14-18 h.**

+ **L'espace van Gogh** d'Arles consacre une exposition à Lucien Clergue intitulée : **CLERGUE né photographe** ; dans la salle 2 du rez-de-chaussée dans l'ensemble de photos dédiées au nu et titrées : "Corps mémorables" se trouve une photo intitulée : "Buste dans le soleil , ou **Tombeau d'Albert Camus** " (1998).

## COMPTES RENDUS

### TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Nous publions le compte-rendu du mémoire de licence de Margherita Romengo, étudiante à l'Université catholique de Louvain-la-Neuve en Belgique (Département d'études romanes). Elle envisage en 2007 un projet de thèse sur Camus.

**De Camus à Goethe, de Goethe à Camus :**  
**Pragmatique intertextuelle et herméneutique littéraire**  
**Relectures des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe et de *L'étranger* de**  
**Camus**  
**au départ de l'essai camusien *Le mythe de Sisyphe***

Il faut être Werther ou rien.<sup>1</sup>  
Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*

De manière tout à fait inattendue, le protagoniste légendaire des *Souffrances du jeune Werther* (1774) de Johann Wolfgang Goethe (1749-1832) surgit au beau milieu du premier essai philosophique d'Albert Camus (1913-1960). Le héros romantique fait une irruption fulgurante dans *Le mythe de Sisyphe* (1942). Malgré la brièveté de l'apparition wertherienne dans le texte camusien, elle n'échappe pas à l'attention du lecteur, pour qui, dès lors qu'il décide d'arrêter sa lecture sur cette figure ponctuelle, l'objectif primordial est de répondre à quelques questions, qui sont suscitées par l'allusion au personnage goethéen : quel est l'enjeu et quelle est la portée de la présence de Werther dans l'*Essai sur l'Absurde* ? Quelles sont les répercussions de la référence à Werther sur la lecture du roman de Goethe auquel elle se rapporte ? Le lecteur et son « intuition » initiale constituent donc le point de départ de la mise en relation de l'*Essai sur l'Absurde* de Camus et du personnage romanesque de Goethe, bien qu'ils soient d'époques, de langues, de traditions et d'idéologies différentes. Toutes ces divergences sont dépassées grâce à une procédure intertextuelle qui permet de s'affranchir des limites temporelles, linguistiques, géographiques, idéologiques et de faire émerger des points de convergence éventuels.

Dans le premier chapitre s'opère un retour sur l'allusion au jeune protagoniste romantique au sein de l'essai de Camus. Grâce à la première application du processus intertextuel, la référence à Werther se révèle être l'épicentre d'un mouvement centrifuge dont

---

<sup>1</sup> Cf. Albert CAMUS, *Le mythe de Sisyphe. Essai sur l'Absurde*, Paris, Gallimard, 1942, p. 103, coll. « Folio/Essais ».

<sup>2</sup> Il est important d'insister sur le fait que les limites linguistiques ont été dépassées mais non abolies. En effet, l'œuvre de Goethe, qui est l'un des objets centraux de cette étude, n'a pas pu être lue et, *a fortiori*, n'a pas pu être travaillée dans sa langue originale. Pour mener à bien notre recherche, il a été fait recours à une traduction française de Joseph-François ANGELLOZ, éditée chez Garnier-Flammarion.

l'expansion a convoqué trois personnages et a englobé trois textes : le héros goethéen, Don Juan et Meursault ; *Werther*, *Le mythe de Sisyphe* et *L'étranger*. Dans la seconde partie de ce chapitre, cette étape initiale du mécanisme intertextuel est expliquée précisément. Cette déconstruction met en évidence toute la richesse de l'intertextualité, mais sans en oublier les limites : d'une part elle dépasse le statut de méthode analytique pour faire office de procédé herméneutique, d'autre part elle doit tenir compte prudemment des compétences et performances de la réception.

Le deuxième chapitre est consacré à la relecture des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe. Il est montré comment la référence à Werther prend une place significative dans *Le mythe de Sisyphe* et comment la place qu'elle y occupe influe sur la lecture du roman de l'auteur allemand. La démonstration est faite que Werther n'est pas un « homme absurde », au sens camusien du terme, mais que néanmoins il expérimente l'Absurde, celui-ci étant entendu comme une expérience relationnelle problématique entre l'homme et le monde, dans ses dimensions naturelle, sociale, individuelle. Son expérience absurde a été déclinée en cinq phases, au bout desquelles le héros échoue car il désobéit aux exigences de l'Absurde.

Dans le troisième et dernier chapitre, l'auteur relit *L'étranger* de Camus, sur la base de la relecture goethéenne. En effet, il est apparu manifeste que le roman de Goethe met en scène un héros qui se sent « étranger » vis-à-vis du monde, des autres, de lui-même. En cela, il présente la « trace du futur » qui se retrouve dans le roman de Camus. Il est mis en évidence que les deux romans exploitent les mêmes sphères existentielles : chaque fois leurs héros y sont confrontés et chaque fois le rapport entre ces héros et leurs milieux est un rapport de rupture et de séparation, qui manifeste leur extranéité. Cette condition est saisie comme celle qui les empêche d'atteindre le Bonheur tant espéré, bonheur qui se traduit sous des formes différentes : l'amour humain pour le suicidé et l'amour naturel pour le condamné à mort. Le constat final est qu'« il y a un climat commun aux esprits »<sup>3</sup> de Werther et Meursault, et que « ce climat est meurtrier »<sup>4</sup> ; tous deux enfreignent les règles de l'Absurde, par les deux seuls actes conséquents et irrévocables.

Au départ d'un processus intertextuel et à la suite des relectures qui en résultent, ce mémoire se veut le lieu d'une première rencontre entre les textes de Camus et de Goethe. L'auteur a voulu remplacer la notion de « conflit » par celle de « confrontation ». Si les points d'opposition entre ces deux œuvres confirment leur évidence, ils n'en sont toujours pas moins réducteurs : au-delà de leurs inscriptions socio-historique, linguistique et idéologique, qui sont constitutives de leur singularité, l'hypothèse peut être émise que ces œuvres atypiques, qui échappent aux catégorisations abusives, trouvent un point de convergence dans une théorie de la littérature « commune ». En effet, selon l'architecteur, il peut être postulé que ces deux œuvres du patrimoine littéraire universel sont deux exemples, singuliers, d'une certaine philosophie de la littérature ou d'une certaine anthropologie romanesque : la réflexion est celle de l'homme et de son être-au-monde. Cette réflexion découle du constat de leur séparation qui afflige le premier et qui indiffère le second, qui empêche l'homme de toucher ne fût-ce que du doigt le Bonheur tant convoité, qui le pousse à faire des choix décisifs dont il doit absolument assumer les conséquences. Ce sont les relectures elles-mêmes qui permettent de lancer une telle proposition. Au terme de cette étude, les textes, dans leur singularité, et la littérature, dans son universalité, se voient reconnaître une charge épistémique qui leur revient de droit : l'art littéraire apparaît, au travers de textes littéraires qui en sont les lieux, comme une manière unique de poser un questionnement existentiel et éthique, comme le lieu privilégié d'une restauration de la vie dans son Unité et dans sa Totalité.

---

<sup>3</sup> Cf. *Le mythe de Sisyphe*, p. 48.

<sup>4</sup> *Ibid.*

L'intérêt de cette recherche réside, du moins en partie, dans le fait qu'elle n'a jamais été entreprise auparavant. Malgré les innombrables études qui traitent de Camus ou de Goethe, ainsi que de leurs œuvres respectives, aucune n'a encore été sensible à la présence du jeune héros romantique dans le premier essai philosophique de Camus. Cette référence à Werther a été jusqu'à présent mésestimée ou ignorée – sans doute compte tenu de son caractère ponctuel. Néanmoins, elle donne à l'auteur de ce mémoire l'impulsion nécessaire et suffisante pour mettre en place tout un processus intertextuel, qui lui permet la redécouverte de trois œuvres littéraires dignes du plus grand intérêt. Le mécanisme intertextuel qui est lancé dans cette recherche occasionne un premier contact entre les œuvres de Camus et de Goethe. L'un et l'autre ne cessent d'être comparés à une multitude d'écrivains et leurs œuvres sont abondamment confrontées à d'autres, pourtant, et aussi « absurde » que cela puisse paraître, il semble que ces deux auteurs n'aient jamais été rapprochés.<sup>5</sup> Il peut être jugé hasardeux et risqué de mettre côte à côte la figure solitaire de l'écrivain-philosophe français du XX<sup>e</sup> siècle, dont le talent a été mis en doute, injustement, par plusieurs, et l'illustre autorité artistique et intellectuelle allemande du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont le génie est renommé encore aujourd'hui ; mais dans cet hasard risqué réside toute la richesse prometteuse de l'entreprise.

Margherita Romengo

## COLLOQUES

**La Méditerranée... de A(udisio) à R(oy)  
hommage à l'Ecole d'Alger  
colloque de Montpellier  
8,9 et 10 mars 2007**

Il serait présomptueux de vouloir en quelques lignes résumer les communications et l'apport de ce colloque organisé par Guy Dugas et l'Université Paul Valéry de Montpellier, avec d'autres partenaires. Et il faut souhaiter que les publications auquel il doit donner lieu paraissent rapidement. Tout au plus, peut-on donc retraduire une ambiance et dégager des lignes de force.

Soulignons d'abord ce qui en constituait comme l'arrière fonds. Il était de deux types. D'abord une conjonction de dates qui incitait à célébrer et rapprocher des auteurs. Jean Amrouche était né en 1906, Armand Guibert aussi, Jules Roy en 1907. Mais il est impossible de parler de ces trois auteurs sans évoquer le milieu littéraire global, les amis comme Roblès ou les aînés comme Audisio. Une des originalités du colloque était donc de tisser ces liens et ces lieux. Et

---

<sup>5</sup> Même dans la bibliographie établie par Raymond Gay-Crosier, qui se veut une bibliographique cumulative et mise à jour régulièrement, il n'y a pas la moindre trace d'une étude comparative de Camus et Goethe.

<sup>6</sup> Notamment par Roland Barthes ou Jean-Paul Sartre.

les noms d'Edmond Charlot, à qui ce colloque rendait aussi hommage à l'occasion de la nouvelle publication de ses souvenirs, et d'Albert Camus, dont Hélène Rufat a retracé les Méditerranées, ont été aussi à maintes reprises prononcés. Le second arrière-fonds était la signature officielle de la donation du legs Armand Guibert par son filleul, Pierre Benech, auprès de la Bibliothèque universitaire. Personnage souvent cité, mais en fait peu connu et peu étudié, il a joué un rôle important dans la vie intellectuelle de la Méditerranée avant la seconde guerre mondiale, faisant avec Jean Amrouche de Tunis un pôle culturel doté de publications marquantes : les premières traductions de Lorca, *les chants berbères de Kabylie*, Patrice de La Tour du Pin, Rabearivelo, Montherlant... L'hommage rendu par son village, Saint Sulpice dans le Tarn, sous la forme d'un diaporama apportait une touche d'intimité et de familiarité. Avec l'entrée de ce fonds la Bibliothèque Universitaire continue à marquer sa spécificité comme bibliothèque universitaire doté d'un fonds de recherche important qui fera la joie des chercheurs, à l'affût par exemple d'une collection de la *Tunisie Française Littéraire* pour ne prendre qu'un exemple...

Ces archives constituent aussi un terrain de recherche privilégié pour les étudiants avancés de l'Université. Baptisée « journée de l'atelier Guibert », la troisième et dernière journée du colloque se situait directement dans le sillage de cette exploitation possible d'un matériau abondant de recherches croisant des souvenirs de témoins universitaires de la vie d'Armand Guibert (Pierre Rivas, Judith Balso) avec le regard de jeunes chercheurs, très prometteurs, dont les noms de certains se trouvent déjà dans l'excellente brochure sur Armand Guibert, réalisée en parallèle de l'exposition organisée par la Bibliothèque Universitaire. Voyage insatiable, Armand Guibert est aussi poète et traducteur de poésie. L'interrogation de son oeuvre croise donc la création littéraire autant que des questions théoriques sur la difficulté de traduire des poètes (Emmanuel Garcia).

Cela a été aussi l'occasion de rappeler la richesse et la dispersion des fonds d'archives concernant les écrivains méditerranéens de cette période : Montpellier (Roblès, Guibert) sur lequel veille Florence Chaudereille, mais aussi Aix-en-Provence (Camus mais aussi Randau), Chambéry (François Bonjean), Limoges (Roblès), Toulouse (Jean Pommier) et Marseille, dont Michelle Coulet a donné un aperçu rappelant qu'outre le fonds des *Cahiers du Sud* et de Jean Ballard, étaient aussi déposés des fonds Audisio, Jules Roy, Louis Brauquier et Jean Sénac et d'autres... Et l'inventaire des villes et des fonds est sans doute incomplet !

On ne saurait passer sous silence les deux représentations théâtrales qui accompagnaient le soir le colloque. D'abord une magnifique adaptation de *L'étranger* d'après Albert Camus avec Pierre-Jean Peters dans une mise en scène d'Avner Pérez. La table-ronde tenue le lendemain autour du metteur en scène et de l'acteur principal qui joue lui-même les principaux personnages du roman a permis une lecture originale et renouvelée de l'oeuvre de Camus. Il y eut aussi, dans le même lieu qu'une exposition qui était consacrée à l'écrivain, la représentation de la pièce peu connue d'Emmanuel Roblès *Un château en novembre* par le Théâtre du Passant, une troupe d'amateurs qui s'est attelé à une pièce difficile et un peu longue se déroulant en Espagne. La veille, une table-ronde avait abordé l'adaptation cinématographique de l'oeuvre de Roblès, *Cela s'appelle l'aurore*.

Ce colloque était aussi marqué de la présence des enfants des écrivains à l'honneur : Jacqueline Macek-Roblès et Jean-Louis Roy qui vient de sortir un livre sur son père et qui a confié lors de ses interventions certains souvenirs de ce milieu littéraire.

La Méditerranée, c'est aussi et d'abord un mythe qui s'est construit dans le temps à travers les différentes écritures qui lui ont été consacrées (Paul Siblot). Ce sont aussi des lieux : Tunis (Morgan Corriou), Rabat, Alger. Ce sont des influences : l'Italie et la latinité (Alessio Loretto).

Ce sont des auteurs vus de la mer (Colette Guedj) même si elle diffère dans sa nature – observatoire chez Roblès, objet de contemplation chez Audisio – ou au contraire tournant le dos à la mer à la génération suivante, celle de Dib, Feraoun ou Mammeri (Denise Brahim). Ce sont surtout des auteurs avec un éloge de la pluralité respectant la différence (Elisabeth Arendt) dont les oeuvres sont saluées par un critique littéraire du même bord de la Méditerranée, Claude de Fréminville (Guy Basset).

Ce sont des auteurs dont chacune des oeuvres mérite qu'elle soit lue et analysée : Amrouche (et Gide) (Pierre Masson), Roblès au travers son concept d'espace dans *l'action* de Roblès (Samira Sayeh) avec ses références marines (Bruno Tritsmans), sans oublier Henri Bosco en relations avec les autres et aussi avec Jean Grenier (Guy Riegert), Jean Pélégri (Anna Zoppellari) et Jean Sénac qu'a évoqué Guy Dugas en l'absence d'Hamid Nacer Khodja.

Et si la littérature était à l'honneur, elle ne pouvait se concevoir sans un rappel que la peinture et la sculpture étaient au rendez-vous du ciel méditerranéen algérois : il revenait à Jean-Pierre Benisti, fils de Louis Benisti d'en dégager la trace s'appuyant sur ses souvenirs et ses entretiens avec son père.

La diversité s'était ainsi invitée au colloque, diversité des intervenants et de leurs provenances françaises et étrangères (Allemagne, Belgique, Espagne, Italie, Etats Unis, Tunisie), diversité de leurs approches et des générations, diversité des auteurs étudiés que réunissaient cependant la Méditerranée, à quelques encablures seulement de l'élément marin. L'assistance nombreuse et fort assidue lors du colloque a contribué à dégager une richesse dont il est légitime d'attendre d'autres réalisations individuelles ou collectives.

Guy BASSET

## LIVRES

**Marcel Reggui, *Les massacres de Guelma, Algérie, Mai 1945 : une enquête inédite sur la furie des milices coloniales*, Paris, La découverte, 2006, préface de Jean-Pierre Peyroulou suivie de « Un testament retrouvé par Pierre Amrouche », 192 p.**

**Jean-Louis Planche, *Sétif 1945, histoire d'un massacre annoncé*, Paris, Perrin, 2006, 422 p.**

Parus à quelques mois d'intervalle au premier trimestre 2006, ces deux ouvrages sont à lire en même temps. Le premier est le témoignage « à chaud » de Marcel Reggui, kabyle converti au catholicisme, ami de Jean Amrouche, qui a perdu dans les massacres de mai 1945 à Guelma deux frères et une sœur. Retrouvé dans les archives de Jean Amrouche par son fils Pierre, ce document était resté inédit et paraît plus de soixante ans après sa rédaction. Aux lendemains des massacres, Marcel Reggui a mené personnellement une enquête pour connaître les circonstances exactes de la mort de ses frères et sœur et tenter – vainement – de retrouver

leurs corps. Mais son enquête n'est pas simplement familiale et personnelle : elle se double d'une analyse des causes du déclenchement et esquisse quatre pistes pour sortir l'Algérie de l'époque du borbier dans lequel elle était en train de s'engager : mettre fin à la notion juridique de « disparu », mener une enquête impartiale, indemniser les victimes, ouvrir des écoles, accorder aux musulmans les mêmes droits qu'aux européens, combattre partout le racisme et ne le tolérer sous aucun prétexte.

Le livre de Jean-Louis Planche, de son côté, est une enquête historique, bénéficiant de l'ouverture des archives civiles, qui apportent des précisions. Il ne s'attache pas simplement aux événements eux-mêmes dans leur nudité et leur atrocité, et avec leurs caractéristiques propres à Guelma et à Sétif ; il tente plutôt d'en retracer les origines et de broser le portrait des « acteurs » autant que des « victimes. » La responsabilité des autorités de l'Etat comme les intrications des milieux politiques divers y est clairement établie. Elle ne réside pas simplement dans la création de « milices locales » et l'impunité, voire la complicité, dont elles ont pu bénéficier ou dans la sous-estimation évidente du nombre de victimes (20000 à 30000 victimes musulmanes, selon l'estimation adoptée par Jean-Louis Planche et quelques dizaines de victimes européennes dans le département de Constantine), mais aussi dans le silence qui a suivi malgré les tentatives d'enquêtes officielles, les articles de presse et les interpellations politiques en Algérie et en France. N'échappant parfois pas à une certaine systématisation, le livre de Jean-Louis Planche souligne, à juste titre, la rupture qu'a constituée, pour l'avenir de l'Algérie, la période de la seconde guerre mondiale, avec ses redistributions politiques, ses clivages, ses engagements, son « américanisme ». Ces événements ont été officiellement occultés, notamment par la répression officielle contre les musulmans et par l'amnistie des auteurs européens. Une telle enquête était indispensable à mener pour faire apparaître comment ces massacres et ces discriminations ne pouvaient plus, par leurs conséquences, qu'être perçus comme des références fondatrices, grosses d'un avenir.

Marcel Reggui signale en note à la date du vendredi 11 mai (p. 99) : « Albert Camus a raison de déclarer que la France joue en ce moment sa dernière chance de sauver son avenir en Afrique du Nord. » La position de Camus, développée dans les articles de *Combat* entre le 13 mai et le 15 juin 1945, a donné lieu à une communication de Paul Siblot et de Jean-Louis Planche lors du colloque de Nanterre de juin 1985.<sup>9</sup>

Guy BASSET

---

7 On lira en annexe du livre de Marcel Reggui, le texte du rapport de la Commission dirigée par le général Paul Tubert qui a dû mettre fin officielle à ses travaux quelques jours simplement après avoir été nommée ! Centré sur l'exploitation des archives, le livre de Jean-Louis Planche utilise peu les sources journalistiques de l'époque, ce qui pourrait constituer un complément à son étude.

8 Il fait une deuxième référence en note à Camus (p.65) « L'incident Camus-Quillici à propos de Ferhat Abbas pascalisant est symptomatique. », cf. la réponse de *Combat*, du 25 mai 1945 (taisant l'allusion à Pascal, que mentionnait Camus dans son article du 20 et 21 mai), in *Camus à Combat*, édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Levi-Valensi, Paris, Gallimard, 2006, Cahiers Albert Camus 8, p.523-534.

9 Paul Siblot, Jean-Louis Planche, « Le 8 mai 1945 : éléments pour une analyse des positions de Camus face au nationalisme algérien », *Camus et la politique*, sous la direction de Jeanyves Guérin, Paris, L'Harmattan, collection « Histoire et perspectives méditerranéennes, » 1986, p. 153-175.

## ***Disparitions***

### **Virginia Baci**

Après avoir appris, grâce au Bulletin du mois d'octobre 2006, la mort de ma collègue roumaine Virginia Baci de l'Université de Cluj, née en 1945, je tiens à exprimer ma grande affliction tout en ajoutant quelques remarques:

Notre amitié datait du colloque impressionnant „Camus aujourd'hui“ tenu à Cluj en automne 1993; une grande correspondance et des invitations mutuelles se sont ensuivies. Virginia m'a parlé de ses relations amicales à Roger Quilliot dont la mort l'a touchée profondément, de son enthousiasme pour l'oeuvre de Camus qui a eu, en Roumanie tout autant qu'en ancien R.D.A., une importance particulière. J'ai connu ses soucis politiques et personnels qui se sont aggravés par suite de la mort subite de son mari, Ion, linguiste en langues romanes renommé et père de famille admirable.

Lors d'un de mes séjours à Cluj, nous avons projeté ensemble de publier un recueil d'articles rédigés par les camusiens des pays de l'Est démontrant l'impact de Camus dans ces pays-ci. Ce projet s'est réalisé dans le volume „Camus im Osten“ (Camus à l'Est) paru en 2000; Virginia y avait contribué en rédigeant un article ferme et révélateur, „Camus en Roumanie“.

La nouvelle de la mort de mon amie Virginia Baci – survenue à la suite d'une opération du coeur – m'a profondément choquée; je tiens à exprimer ma grande estime de ses efforts assidus pour faire rayonner l'oeuvre de Camus dans un pays pas trop favorable à cet objectif. En ayant vécu autrefois une situation analogue, je suis sûre de ne jamais oublier les conditions difficiles de la vie et du travail de mon amie et son énergie déployée afin de les surmonter.

Brigitte SÂNDIG  
Université de Postdam.



## Yves Dechezelles

Yves Dechezelles, membre de notre Société, qui est décédé le 9 janvier dernier, était né aux Sables d'Olonne en Vendée, le 11 novembre 1912 dans une famille de militants. Il passa son enfance à Tours et séjourna à Caen et à Rennes avant de gagner Alger fin 1932. Il y fut notamment condisciple de Camus à la Faculté des Lettres . Engagé dans les Jeunesses socialistes, il succéda à Max-Pol Fouchet comme secrétaire général de cette organisation. Mais, revenu en France en 1936 et en désaccord avec la politique de la SFIO sur l'Espagne, il adhéra au Parti communiste qu'il quitta dès 1938. A sa démobilisation en juillet 1940, il s'installa à Alger dont était originaire sa femme Myriam (née Salama) et s'inscrivit au barreau d'Alger. Engagé dans la résistance dans le mouvement « Combat », ce qui lui vaudra d'être arrêté quelques semaines, il participa aux opérations précédant le débarquement allié du 8 novembre 1942 en Afrique du Nord et fut chef de cabinet d'Adrien Tixier, Ministre socialiste des Affaires sociales du 9 novembre 1943 au 10 novembre 1944, d'abord à Alger puis à Paris. Secrétaire administratif du groupe parlementaire SFIO après la Libération, membre du Comité directeur du Parti et secrétaire général adjoint, il en démissionna le 12 juin 1947. Il ne cessa ensuite de participer aux tentatives de renouvellement et de regroupement du socialisme, notamment au sein du RDR (Rassemblement Démocratique Révolutionnaire) auquel participait aussi en 1948 Albert Camus, de l'UGS (Union de la Gauche Socialiste) ou du PSU (Parti Socialiste Unifié) dont il fut membre de 1960 à 1970.

Défenseur des droits de l'homme et des causes anticolonialistes, membre de la Ligue des Droits de l'homme, il assura notamment la défense de nationalistes algériens et tunisiens, comme de Malgaches (après l'insurrection de 1947) ou de militants ayant protesté contre la guerre du Vietnam. Il fut l'avocat de Messali Hadji, et du MTLD, et Camus lui apporta son soutien par une déposition écrite transmise par Charles Poncet en décembre 1951 lors du procès des cinquante six membres accusés de menées subversives à Blida. Yves Dechezelles participa également à l'aventure de la trêve civile en 1956, faisant le voyage à Alger, transmettant la position de Messali et a été associé à certaines réunions préparatoires de la conférence au cours de laquelle Camus prononça son appel. Comme avocat, il sollicita aussi Camus pour des recours plus discrets, notamment auprès du président Coty en septembre 1957.

Herbert Lottman et Olivier Todd ont eu des entretiens avec lui, entretiens auxquels ils font référence, dans leurs biographies de Camus.

Guy BASSET

---

37 cf. le cliché pris en mai 1935 lors du cours de philosophie de René Poirier sur lequel ils figurent tous les deux, Roger Grenier, *Album Camus*, Paris, Gallimard, 1982, Bibliothèque de la Pléiade, p.35.

## Revue de presse, Cinéma

### « Sartre, l'âge des passions » ou la révolte camusienne face à l'engagement sartrien .

Ce téléfilm en deux parties des 11 et 12 décembre 2006, sur France 2, intitulé *Sartre, l'âge des passions*, réalisé par Claude Goretta d'après un scénario coécrit avec Michel-Antoine Burnier et Michel Contat, et publié dans son adaptation littéraire sous le titre : *Sartre, roman* ( Ed. Grasset) raconte la période critique de 1958 à 1964 de l'apogée de Jean-Paul. Sartre, touche-à-tout alors : philosophe, romancier, dramaturge et activiste politique d'ultra-gauche. Le scénario et la mise en scène, tout en montrant l'ambiguïté et les incohérences de Sartre au fil du temps entre sa pensée philosophique, sa vie et ses engagements politiques a des contre-repères notables : d'une part la « statue de commandeur » incarnée par **Raymond Aron**, image mandarinale de la Raison Critique et pessimiste de la politique « du spectateur engagé », d'autre part, la grande ombre portée de **Camus** qui imprègne la conscience du héros, subjugué par Sartre mais qui réalise assez tard que la révolte camusienne n'a rien à voir avec la révolution sartrienne ( où l'engagement force la liberté) et qui, malgré tout, reste léniniste.

La fin l'emporte toujours sur les moyens utilisés : terrorisme algérien, meurtres, assassinats, rackett. In fine, il faut choisir son camp: « celui du sens de l'histoire ». Cet enchaînement asservit le héros et le rend complice (malgré son idéal de juste révolté camusien), d'un terrorisme parfois abject dans ses oeuvres mortifères.

La règle morale étant contrainte par le destin et la « contingence sartrienne », ce dilemme éclaire le débat Sartre-Camus sur les moyens et les fins dans la dramaturgie du film.

Pour Sartre, la révolution ne fait pas « d'omelette sans casser des oeufs », même dans le cas extrême des camps de concentration soviétiques dont il ne s'embarrasse pas, à l'inverse de Camus: « *l'existence de ces camps peut nous indigner sans faire horreur, il se peut que nous en soyons obsédés, mais pourquoi nous embarrasserait-t-elle* »<sup>1</sup>

Même opposition sur l'Algérie, l'engagement sartrien pro-F.L.N allant jusqu'à favoriser, via le réseau Jeanson dont fait partie le héros du film, un soutien actif du F.L.N.

Finalement, ce n'est qu'à l'occasion de la mort de Camus en 1960 que Sartre reconnut sa supériorité morale avec une autocritique implicite : « *par l'opiniâtreté de ses refus, il réaffirmait au coeur de notre époque contre les machiavéliens, contre le veau d'or du réalisme, l'existence du fait moral* »

Il est à noter que **Bernard -Henri Lévy** pour sa part trouve en Raymond Aron un conservateur aux ordres, timoré et petit face au « génie » de Sartre, l'éternel rebelle et que **Jean Daniel** de son côté, relève le génie de Camus et la puissance de Sartre ainsi que le côté « triste » et condescendant d'Aron à l'égard des deux autres penseurs<sup>3</sup>

Daisy BENHAMOU

---

1 2 Sartre, « Réponse à Albert Camus », *Les Temps modernes*, août 1952

<sup>3</sup> Jean Daniel, *Avec Camus. Comment résister à l'air du temps* ; Gallimard, 2006

## Nouvelles

Guy basset nous signale un texte à ajouter à la bibliographie de Frantz Favre parue dans le numéro 77 du bulletin de la SEC (janvier 2006)

/L'Etranger /and 'Metaphysical anxiety' in Camus's /L'Etranger, /fifty years on, edited by Adele King, p.36-46

Pierre-Louis Rey a présenté une communication sur *Les Justes* au colloque sur « La représentation du parti et du militant dans la fiction française du vingtième siècle » qui s'est tenu à Paris III du 18 au 20 janvier 2007.

Dans le Nouvel Observateur du 5 avril 2007, on peut lire un article de Jérôme Garcin consacré à Edmond Charlot.

**À NOS ADHERENTS DISTRAITS...**

**PENSEZ À REGLER VOTRE COTISATION 2007...**

**NOUS N' ENVERRONS PLUS LE BULLETIN A CEUX QUI ONT 2 ANS**

**(OU PLUS !) DE RETARD.**

## Publications

☛ Nous signalons cet ouvrage de notre ami Paul-F. Smets, à l'occasion du cinquantenaire de *La Chute*

**SMETS, Paul-F., *La Chute d'Albert Camus, une talentueuse ambiguïté, une jeune cinquantenaire, La Lettre des Académies, Bruxelles, 2006, n°3, pp. 8-9.***

☛ L'Association **Coup de Soleil** (courriel : [association@coupdesoleil.net](mailto:association@coupdesoleil.net))

site : [www.coupdesoleil.net](http://www.coupdesoleil.net))

nous informe de la parution du dernier livre dirigé par

**René GALLISSOT,**

historien, ancien professeur à l'université d'Alger,

« *Algérie : engagements sociaux et question nationale.*

*De la colonisation à l'indépendance* »

(volume algérien du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, éd. de l'Atelier)

Fruit de vingt ans de recherche, ce dictionnaire biographique ouvre un champ d'études original car l'Algérie, comme tout le Maghreb, est alors le **lieu d'interférence de trois types de militants** : **les Européens** d'Afrique du Nord, en majorité Français, qui introduisent le syndicalisme et le socialisme sans toujours remettre en cause le régime colonial ; **les nationaux** qui deviennent majoritaires et s'engagent progressivement dans la lutte pour l'indépendance ; **les émigrés** qui, travaillant en métropole, sont au croisement de ces deux inspirations.

Ce livre fondamental dresse le **portrait de plus de 500 personnalités** intellectuelles, syndicales et politiques, algériennes, françaises et étrangères, qui ont marqué l'histoire de l'Algérie coloniale. De Ramdane **ABANE** à M'hamed **YAZID** en passant par José **ABOULKER**, Idir **AISSAT**, Henri **ALLEG**, Aboubaker **BELKAID**, Larbi **BEN M'HIDI**, Frédéric **BERENGUER**, Mohamed **BOUDIAF**, Daniel **TIMSIT**, Albert **CAMUS**, Eugène **CATTOIR**, Alexandre et Pierre **CHAULET**, Mohamed **DIB**, Frantz **FANON**, Nassima **HABLAL**, Malek **HADDAD**, Sadek **HADJERES**, Mohamed **HARBI**, Yacine **KATEB**, André **MANDOUZE**, Max **MARCHAND**, Omar **OUSSEDIK** ou Lisette **VINCENT**, on devore à travers ces 600 pages les portraits de tous ces Algériens, de ces Juifs, de ces Pieds-noirs et autres Français dont l'histoire a retenu les noms. Mais aussi les **biographies tout aussi passionnantes** de ces assistants sociaux, de ces dockers, de ces enseignants, de ces étudiants, de ces journalistes, de ces médecins, de ces ouvriers, de ces paysans, de ces syndicalistes, de ces traminois, bref, de **tous ces militants qui ont tissé le mouvement social de l'Algérie coloniale.**

Le mouvement national algérien se nourrit des idéologies chrétienne, communiste, islamique, nationaliste arabe et socialiste qui s'entrecroisent à l'époque. Mais la répression ne cesse de se durcir et d'enfermer les Algériens dans l'humiliation et le communautarisme, entraînant inexorablement le mouvement national vers le « centralisme démocratique » et le « modèle arabo-musulman ». Ainsi disparaîtra peu à peu, « grâce » à l'aveuglement du système colonial, l'utopie algérienne démocratique et plurielle dont beaucoup avaient pu rêver.

● Vincent Laisney (dir.) *Le Miroir et le chemin. L'Univers romanesque de Pierre-Louis Rey*. Presses de la Sorbonne nouvelle, 2006. Les pages 235-245 sont consacrées à « De la peste et du choléra. Roman, histoire et épidémie » (Jeanyves Guérin)

Ⓜ Les Pieds Noirs : histoires d'une blessure. *Albert Camus et l'Algérie : interview de Catherine Camus*; 2 DVD (émissions diffusées sur FR3), film de Gilles Pérez; durée : 2X 80 mn; format : 1,33. Distribué par France télévisions (éditions FR3).

Ⓜ Dans *The French Review*, volume 80, N° 5, Avril 2007, on peut lire un article de Vincent Grégoire intitulé « L'Holocauste dans les écrits de Camus » (pp1070-1084).

Ⓜ *Jules Roy, l'intranquille*, suivi de *L'œil de Loup du roi Pharan*, de Jean-louis Roy. Editions Lharmattan. 22pages, 19,50 €.

● Vient de paraître *Correspondance Char-Camus* (Gallimard), établie par Franck Planeille.

● La Revue des Lettres Modernes, Albert Camus 21, Minard ISBN 978-2-256-91117-0 (02/2007)

### ● Jules Roy chez Charlot

Collection « Méditerranée Vivante / Essais »

« On disait « Charlot », tout court. « Tu as vu Charlot ? » « Je vais chez Charlot... »[...] Il y avait de l'étrange, du mystère là-dedans. En même temps, cela ressemblait à un mot de passe, car on ne pénétrait pas dans la petite intelligentsia d'Alger sans Charlot »

Quoique le plus âgé de la bande, Jules Roy (1907-2000), de près de dix ans l'aîné d'Edmond Charlot, fut l'un des derniers à la rejoindre. Avant, il y eut pour lui le temps du séminaire ; puis l'apprentissage du métier des armes. Ses premiers pas dans l'écriture, il les fit à la fin des années 20 sous le parrainage de Montherlant, puis dès 1936 dans l'amitié d'Armand Guibert et de Jean Amrouche qui le conduisit vers la poésie...

Il fallut attendre le désastre et l'été 40 pour que Charlot et Julius se rencontrent enfin, quelques années encore pour qu'ils collaborent. A partir de 1942, et en moins de cinq ans, Jules Roy publiera cinq ouvrages aux éditions Charlot, et obtiendra le Prix Renaudot pour *La Vallée heureuse* (1946). Il y eut aussi quelques participations aux revues de la maison, la direction de la collection « Ciel et terre »... Puis ce fut la fin des éditions Charlot, « par le caprice d'un destin injuste ». Mais pas celle de cette extraordinaire complicité : lorsque plus de quarante ans plus tard, Charlot fait renaître la collection « Méditerranée vivante » à Pèzenas où il s'est retiré, c'est à Julius qu'il fait appel pour un premier volume – et celui-ci lui donne des réflexions *A propos d'Alger, de Camus et du hasard* (1982), puis une ardente *Prière à Mademoiselle Sainte Madeleine* (1984).

C'est donc une amitié et une collaboration de près d'un demi siècle que fait revivre ce volume, publié avec le soutien du Ministère de la Culture dans le cadre de la célébration du Centenaire Jules Roy.

**...A paraître en septembre**

## Sur Internet

☀ Editions Domens <[editions.domens@domens.fr](mailto:editions.domens@domens.fr)>

\* Editions DOMENS/\*[www.domens.fr](http://www.domens.fr)\* - F 34120 PEZENAS - TEL 04 67 98 37 90

A l'occasion de la parution dans la collection \*Méditerranée

Vivante/Essais\* des /Souvenirs d'Edmond Préface de Michel Puche

\*Nous sommes heureux de vous inviter à \*\*découvrir la vidéo \*\*/"Edmond Charlot, l'homme qui attirait les livres"/ de Jérôme Garcin. Cliquez sur ce lien pour y accéder :

[http://tempsreel.nouvelobs.com/videos/index.php?id\\_video=404](http://tempsreel.nouvelobs.com/videos/index.php?id_video=404)

☀ The French Review, March 1998 Camus on Kafka and Melville: An Unpublished Letter by James F. Jones, Jr. Sur JSTOR

<http://links.jstor.org/sici?sici=0016-111X%28199803%2971%3A4%3C645%3ACOKAMA%3E2.0.CO%3B2-Z&size=LARGE>

☀ Echo du livre de Jean Daniel : Quand Camus enseignait le Français à Oran

<http://www.guysen.com/articles.php?sid=5468>

☀ La peste comme interrogation existentielle parallèles et anti-parallèles entre Lagerkvist et Camus

Hana Voisine-Jechova *Université de la Sorbonne (Paris IV)*

Paru dans Revue de littérature comparée, Klincksieck éditeur, n° 298 –2001/2 , p. 263 à 274.

Maintenant en ligne grâce à CAIRN , un regroupement qui vise à rendre accessible aux internautes des articles de certaines revues à peu de frais ou gratuitement (l'article mentionné est gratuit):

[http://www.cairn.info/search.php?WhatU=albert%20camus&Auteur=&doc=NRLC2980263.php&ID\\_REVUE=RLC&IDNUMPUBLIE=RLC298&IDARTICLE=RLC2980263&DEBUT=#HIA1](http://www.cairn.info/search.php?WhatU=albert%20camus&Auteur=&doc=NRLC2980263.php&ID_REVUE=RLC&IDNUMPUBLIE=RLC298&IDARTICLE=RLC2980263&DEBUT=#HIA1)

Une adresse un peu plus courte est celle qui contient les quelques résultats pour Albert Camus :

<http://www.cairn.info/search.php?fulltext=albert%20camus>

C'est le quatrième article.

☀ Un site personnel, d'un professeur probablement , offre un véritable dossier pédagogique sur La Chute <http://perso.orange.fr/yjohri/CoursLaChute.html>

☀ Le professeur Kim et l'Algérie : [http://www.elwatan.com/spip.php?page=article&id\\_article=19090](http://www.elwatan.com/spip.php?page=article&id_article=19090)

☀ Gilles Visy : [http://www.elwatan.com/spip.php?page=article&id\\_article=19090](http://www.elwatan.com/spip.php?page=article&id_article=19090)

☀ Le legs de la grèce . <http://www.iehei.org/Identiteeuropeenne/2006/Mattei.pdf>

site Fabula, portail de la recherche en littérature, consacre une page à "Albert camus contemporain" : <http://www.fabula.org/actualites/article18282.php>

Fabula est le portail pour la communauté des chercheurs en littérature, visant à la mise en commun des ressources intellectuelles et à la diffusion de l'information scientifique.

Le site Fabula diffuse une lettre d'information gratuite et propose des informations actualisées plusieurs fois par semaine : nouvelles parutions, colloques, appels à contribution, etc.

<http://www.fabula.org>

## **VIENT DE PARAÎTRE**

**aux Editions Baie des Anges**

**Blanche Balain– La Récitante tome 2 – Nice et la Drôme, Camus retrouvé, 1940/1944**

Après avoir quitté l'Algérie en 1939, Blanche Balain s'est établie à Anneyron, son village natal dans la Drôme et à Nice où sa famille séjourne en hiver. Du Panelier, Albert Camus reprend contact avec elle en 1942. L'amitié renaît. Ils se retrouvent à Valence, Vienne et Saint-Etienne. Camus se charge à nouveau de publier les poèmes de Blanche Balain chez Edmond Charlot.

Un volume 14,5 x 20,5, 160 pages. 18 €

-----

### **BON DE COMMANDE**

**Blanche Balain– La Récitante tome 2 – Nice et la Drôme, Camus retrouvé, 1940/1944**

**à retourner à  
Baie des Anges  
113 boulevard François Grosso  
06000 Nice**

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

Tél .....

E-Mail .....

France Métropolitaine : Chèque de 18,00 € établi à l'ordre de Baie des Anges  
Frais de port offerts pour la France Métropolitaine

Etranger : Ajouter 12 € pour les frais de port soit un total de 30 €

*Les frais de port sont offerts aux adhérents de la SEC pour la France métropolitaine, avec un envoi en « Distingo suivi ».*

Date et signature :

**N°52-53, Automne-Hiver 2006 de *Berbères*** , publication de l'Association de culture berbère

De la p. 16 à la p.45, l'intégralité du colloque d'octobre 2005 (avec les débats).

Avis aux « amateurs » de... Camus, ... de l'Algérie et des débats contradictoires !

Contributions de Benjamin Stora, Henri Alleg, Hacène Hirèche, Denise Brahim, Nabile Farès, Christiane Chaulet Achour, Nourredine Saadi, sous la coordination de Arezki Metref.

-----

Nous pouvons faire parvenir le n° aux personnes qui nous en font la demande au prix de 6, 50 euros, frais de port compris.

---

Association de culture berbère (ACB)  
37bis rue des Maronites - 75020 - Paris  
Tel : 01 43 58 23 25  
Fax : 01 43 58 49 75  
Mail : [acb@noos.fr](mailto:acb@noos.fr)  
Site : <http://www.acbparis.org/>





Moya Longstaffe

The Fiction of Albert Camus

A Complex Simplicity

Oxford, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Wien, 2007. 300 pp.

Modern French Identities. Vol. 35

Edited by Peter Collier

ISBN 978-3-03910-304-1 / US-ISBN 978-0-8204-7229-4 pb.

sFr. 83.- / €\* 56.70 / €\*\* 58.30 / € 53.- / £ 34.50 / US-\$ 68.95

This book takes a fresh look at the novels and short stories of Albert Camus, from his early attempt at a first novel, La Mort heureuse, to the largely autobiographical Le Premier homme, unfinished at the time of his death. It seeks to see the oeuvre as a totality, coherent throughout, and examines the linkages and transformations from one work to the next, in the context of Camus's thought, attitudes and topoi or themes. The development of narrative techniques is examined, ranging from laconism to lyricism, from allegorism to realism, from humour to biting satire. The author traces the influence on Camus's thought of philosophers and thinkers as diverse as Nietzsche and the pre-Socratics on the one hand, and St Augustine, Pascal, and Simone Weil on the other, and considers the circularity of his work, from the early preoccupation with the finality of death and the search for meaning to the return to the origin and source in Le Premier homme. The enduring appeal of Camus's work is attributed to its humane openness and its challenges for our time.

Contents: Sisyphus' Stone - The Gods of Happiness. La Mort heureuse - A Happy Life and a Happy Death. L'Étranger - Voices in a Time of Plague. La Peste - A Sojourn in the Circles of Hell. La Chute - The Landscapes of Solitude. L'Exil et le Royaume - Sailing to Ithaca. Le Premier homme - Adam's Tale Retold.

The Author: Moya Longstaffe studied in Queen's University, Belfast, and the universities of Montpellier and Heidelberg. She has taught in a number of universities in England, Scotland, Ireland and France, and is at present an Honorary Research Fellow of the University of Ulster. Previous publications include a number of articles on Camus and a volume on Corneille, Stendhal and Claudel.

Our prices are recommended sales prices and do not include postage and handling. Prices are subject to change without notice. We allow a 5% discount for library orders. \* includes VAT - valid for Germany \*\* includes VAT - valid for Austria

Peter Lang AG · International Academic Publishers
Moosstrasse 1 · P. O. Box 350
CH-2542 Pieterlen / Switzerland

Tel.: ++41(0)32 376 17 17 · Fax: ++41(0)32 376 17 27
e-mail: info@peterlang.com
Website: www.peterlang.com



I order

copy:

Moya Longstaffe: The Fiction of Albert Camus
ISBN 978-3-03910-304-1 / US-ISBN 978-0-8204-7229-4 pb.
sFr. 83.- / €\* 56.70 / €\*\* 58.30 / € 53.- / £ 34.50 / US-\$ 68.95

Name

Address

Date / Signature

Invoice Eurocard/MasterCard VISA
Card No. Exp. Date

Signature

Peter Lang AG
International Academic Publishers
Moosstrasse 1
P. O. Box 350
CH-2542 Pieterlen
Switzerland

**Bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion  
pour l'année 2007  
à la  
Société des Études Camusiennes**

Je, soussigné(e) :

Nom-Prénom : .....

Adresse : .....

.....  
(éventuellement : téléphone, fax et/ ou adresse électronique) : .....

Verse la somme de :

- 10 euros [étudiant]
- 20 euros [adhérent]
- plus de 20 euros [bienfaiteur]

Mode de règlement :

Chèque n° ..... de la banque .....  
à l'ordre de la **Société des Études Camusiennes**, que j'adresse à :  
Georges Bénicourt – 6 rue de l'Arsenal – 35000 Rennes

Virement sur le compte de la SEC

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
13507	00113	13445631909	64

NOM : SOC ETUDES CAMUSIENNES  
IBAN : FR76 1350 7001 1313 4456 3190 964  
SWIFT (BIC) : CCBPFRPPLIL

- Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC
- Autre (préciser) : .....

Date et signature :